

**Villes en Transition : quelle place pour la diversité des contextes  
locaux face au cadre théorique commun ?**

Elodie Garcin

Septembre 2010

Document rédigé dans le cadre du Master en Sciences de la population et du développement à  
l'Université Libre de Bruxelles

# TABLE DES MATIÈRES

ACRONYMES.....	3
TABLEAUX ET GRAPHIQUES .....	4
<b>I.Introduction</b> .....	5
<b>II.Villes en transition : origines et ambitions</b> .....	12
2.1 En Transition : définition.....	13
2.2 Quelques exemples de Transition .....	16
<b>III.Analyse</b> .....	18
3.1 La contextualisation dans le cadre théorique.....	19
3.1.1 Grille de lecture.....	19
3.1.2 Vers la résilience .....	22
3.1.3 Pour et par une communauté territorialisée .....	24
3.1.4 Une <i>proposition</i> de méthodologie .....	26
3.1.5 Conclusion .....	27
3.2 La contextualisation dans la pratique .....	28
3.2.1 Présentation des initiatives étudiées .....	28
3.2.2 Présentation des résultats .....	31
3.2.2.1 Organisation du groupe de pilotage .....	32
3.2.2.2 Activités réalisées et/ou projetées.....	34
3.2.2.3 Difficultés rencontrées .....	36
3.2.2.4 Liens avec les associations existantes.....	37
3.2.2.5 Liens avec les autorités politiques locales.....	38
3.2.2.6 Modalité de référence à la théorie d’Hopkins .....	39
3.2.2.7 Lecture du Transition Handbook.....	40
3.2.2.8 Connaissance de l’étape atteinte parmi les 12 étapes d’Hopkins .....	41
3.2.2.9 Connaissances en permaculture.....	41
<b>IV.Conclusion</b> .....	44
BIBLIOGRAPHIE .....	47
ANNEXES : .....	52
1. Le pic pétrolier.....	53
2. Le changement climatique.....	55
3. Lier pic pétrolier et changement climatique .....	58
4. La permaculture .....	58

## ACRONYMES

AMAP : association pour le maintien de l'agriculture paysanne (France)

ASBL : association sans but lucratif (Belgique)

ASC : Agriculture Soutenue par la Communauté (Québec)

ASPO : association pour l'étude du pic du pétrole et du gaz

GAC : groupe d'achats communs

GASAP : groupe d'achat solidaire de l'agriculture paysanne (Belgique)

GIEC : groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat

GP : groupe de pilotage

IVT : initiative "Villes en Transition"

PADE : plan d'action de descente énergétique

SEL : système d'échange local

## TABLEAUX ET GRAPHIQUES

### TABLEAUX :

Tableau 01 : Les douze étapes de la Transition .....	15
Tableau 02 : Grille de lecture du Transition Handbook.....	20
Tableau 03 : IVT de Belgique .....	28
Tableau 04 : IVT de France.....	29
Tableau 05 : IVT du Québec .....	29
Tableau 06 : Répartition urbain-rural .....	29
Tableau 07 : Répartition par cadre idéologique .....	30
Tableau 08 : Organisation du groupe de pilotage .....	32
Tableau 09 : Répartition par difficultés rencontrées .....	36
Tableau 10 : Liens avec les associations existantes .....	37
Tableau 11 : Liens avec les autorités politiques locales.....	38
Tableau 12 : Modalités de référence à Hopkins .....	39
Tableau 13 : Lecture du <i>Transition Handbook</i> de Rob Hopkins .....	40
Tableau 14 : Connaissance de l'étape atteinte parmi les 12 étapes d'Hopkins.....	41
Tableau 15 : Connaissances en permaculture .....	41
Tableau 16 : Répartition des indicateurs en fonction de leur effet sur la contextualisation .....	42

### GRAPHIQUE :

Graphique 01 : Répartition des IVT par activités.....	34
---	----

## **I. INTRODUCTION**

Afrique, Sénégal, Dakar, Pikine, Thiaroye, Tally-Diallo : c'est ici que tout commence.

Mon choix d'étudier l'initiative, occidentale, des Villes en Transition s'enracine dans plusieurs mois vécus au milieu d'une famille sénégalaise, dans la banlieue fourmillante de Dakar. Je vais donc, pour introduire et justifier mon travail, retracer le cheminement intellectuel qui m'a mené de Dakar à Kinsale<sup>1</sup> et à cette réflexion sur l'ethnocentrisme.

Partie pour cinq mois de stage, j'ai vécu plus qu'un dépaysement en déballant chaque jour ce que m'offrait la grande famille de Tally-Diallo : son altérité. Dans l'épaisseur du quotidien partagé, dans les silences de l'échange, j'ai appris la *culture*. Entre les lignes du visible, confrontée chaque instant à la *différence*, j'en ai saisi l'essence, puis les sens. Ces cinq mois vécus au rythme d'une autre société que la mienne m'ont en effet montré l'insondable profondeur des *cultures* et des fossés qui les séparent des autres. Déracinements tropicaux qui laissent la place au réinventement.

Pour définir la culture, je reprendrai les mots de l'anthropologue britannique E.B. Tylor, "la culture ou la civilisation, entendue dans son sens ethnographique étendu, est cet ensemble complexe qui comprend les connaissances, les croyances, l'art, le droit, la morale, les coutumes, et toutes les autres aptitudes et habitudes qu'acquiert l'homme en tant que membre d'une société"<sup>2</sup>. C'est donc l'ensemble de ces normes, valeurs, symboles et institutions que j'ai observés et dont j'ai pris conscience de la densité. Loin d'être un costume dont on se vêt et dévêt à sa guise, la culture serait plutôt notre squelette. Constitutive de l'individu, en ce sens qu'elle lui pré-existe et qu'elle définit le cadre sémantique dans lequel il se construit et à partir duquel il agira. Bien que par la suite il contribue aussi à la définition de sa propre culture, il est des nœuds qui semblent plus serrés que d'autres : aujourd'hui en Occident, combien approuvent la torture ? Combien pensent que le développement peut être pernicieux ? Que l'Homme est un jouet pour des dieux immortels ? Dans *Tristes Tropiques* Claude Lévi-Strauss, anthropologue et ethnologue, écrit cette conclusion sans appel, "incapables à jamais d'échapper aux normes qui nous ont façonnées"<sup>3</sup>, et la même constatation est faite aux antipodes de l'Occident par le japonais Masanobu Fukuoka, lorsque s'interrogeant sur la connaissance humaine, il écrit "l'astronome, le botaniste, et l'artiste n'ont fait que recueillir des impressions et les interpréter, chacun dans la prison de son propre esprit"<sup>4</sup>.

À leur suite, au contact des *xaleyi* (enfants) savourant le *thiep bou djen* (riz au poisson) au son des *Al Hamdoulilah* (Dieu merci) de l'Imam, j'ai ressenti combien l'Occident m'est inséparable. Certes j'ai un temps pu nier chacune de mes prétendues certitudes pour laisser la place à une possible «sénégalisation», fût-elle temporaire. Puis, aussi lentement que se boivent les trois *atayas* (thé) de l'après-midi, j'ai reconstruit une à une mes croyances, en y intégrant bien souvent une couleur africaine, à partir des réflexions posées par nos différences. J'ai compris, pour l'avoir vécu, qu'être-au-monde autrement ne signifie pas l'être moins bien. Un amour sans romantisme semble tout aussi heureux que le notre, qui pourtant paraît si naturel. Une société sans État est peut-être beaucoup plus fertile en ce sens qu'elle appelle à la solidarité. De cette manière, le prétendu universel est devenu questionnement : pourquoi pas autrement ?

---

<sup>1</sup> Kinsale (Irlande) est la ville où est née l'initiative des "Villes en Transition".

<sup>2</sup> Tylor, 1871.

<sup>3</sup> Lévi-Strauss 2009, p. 460.

<sup>4</sup> Fukuoka 2009, p 176.

Cependant, entre reconnaître une égalité de bien-fondé pour chacune des cultures existantes et troquer systématiquement mes convictions occidentales contre les valeurs sénégalaises il y a un pas que je n'ai pas toujours franchi. En effet, alors que les plus âgés frappaient les enfants avec violence, où poser la limite de mon jugement, occidental ? Même devant la preuve quotidienne que depuis des générations ils grandissent de la sorte, sereinement, ma position est restée sensiblement la même. Ou encore, au sein de l'organisation sénégalaise où je faisais mon stage, je m'appliquais à agir selon les normes locales qu'au fil du temps j'avais appris à connaître, et pourtant mes interventions, invariablement, ne convenaient pas. Lorsque je proposais de placer l'enfant dans telle école où il pourrait suivre la formation de menuiserie-métallique qu'il souhaitait, on m'expliquait que c'était impossible car il n'y avait pas d'enseignement coranique ; la religion, qui pour moi relevait du privé et ne pouvait être une priorité, était tout l'inverse pour eux : dois-je pour autant en déduire que chaque enfant au monde doit recevoir une éducation religieuse ? Sortir un enfant de la rue et l'aider à construire la vie qu'il souhaite demande une connaissance intime des rouages de la société dans laquelle il se trouve. Ce ne sont pas les mêmes critères que les nôtres qui opèrent dans les choix faits pour et par l'enfant : religion, droit d'aînesse, pauvreté, pression sociale, et d'autres encore, bien plus implicites, que je n'ai pu ni eu le temps de comprendre. Mes interventions n'étaient trop souvent que l'application de ma conception occidentale de l'enfant dans un environnement qui n'était pas occidental. Impossible harmonie, et revoilà donc cette "incapacité à jamais d'échapper aux normes qui nous ont façonnées"<sup>5</sup>. N'est-ce pas là la preuve d'un indépassable ethnocentrisme ?

Dans un texte écrit en 1952 pour un travail de l'Unesco sur le racisme, Claude Lévi-Strauss revient longuement sur la question de l'ethnocentrisme et de la diversité culturelle. Selon lui, "une culture ne peut s'évader d'elle-même"<sup>6</sup> car "dès notre naissance, l'entourage fait pénétrer en nous, par mille démarches conscientes et inconscientes, un système complexe de références consistant en jugements de valeur, motivations, centres d'intérêts, y compris la vue réflexive que l'éducation nous impose du devenir historique de notre civilisation, sans laquelle celle-ci deviendrait impensable, ou apparaîtrait en contradiction avec les conduites réelles. Nous nous déplaçons littéralement avec ce système de références, et les réalités culturelles du dehors ne sont observables qu'à travers les déformations qu'il leur impose, quand il ne va pas jusqu'à nous mettre dans l'impossibilité d'en apercevoir quoique ce soit."<sup>7</sup> Dans chaque culture, l'ethnocentrisme est donc un fait indépassable et "qui consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions"<sup>8</sup>. Ces propos confirmaient parfaitement mon expérience sénégalaise.

Dès lors, je me posais la question de la pertinence d'un travail dans un contexte étranger s'il nous est impossible de nous soustraire à notre propre culture ? Or, ne pas réussir à se fondre dans cet autre contexte, à en intégrer ses référents culturels, ne mène-t-il pas à une action inadéquate, puisque cet ethnocentrisme nous interdit de ne pas juger la différence, et nous oblige à la dénier ? Ainsi, plus largement, comment concevoir une action d'aide dans les pays du sud qui ne soit pas la projection de notre système sur le leur ? À vouloir aider l'Afrique, ne risque-t-on pas avant tout de l'occidentaliser ? Les multiples projets de développement, pour beaucoup

---

<sup>5</sup> Lévi-Strauss 2009, p. 460.

<sup>6</sup> Lévi Strauss 1986, p. 51.

<sup>7</sup> Lévi-Strauss 1986, pp. 43-44.

<sup>8</sup> Lévi-Strauss 1986, p. 19.

d'entre eux, œuvrent en effet pour que chaque enfant puisse aller à *l'école*, pour que ses parents parviennent à augmenter leur *salaires* quotidien, et pour que tous aient accès aux *techniques* les plus modernes dont jouit l'Occident. Pourtant, comme se le demande Majid Rahnema, les pauvres "en auraient-ils besoin si on les laissait tranquilles"<sup>9</sup> ? Car ces objectifs sont avant tout une des déclinaisons occidentale du bien-être, qui au lieu d'être discutée, est imposée. Égalité, nous dit-on, mais dans un monde homogénéisé sous le banion des croyances occidentales, vérités parmi les bévues.

Aussi, désireuse de poursuivre ces réflexions sur les relations Nord-Sud, donateur-bénéficiaire, et développement-occidentalisation, je me suis tournée vers les auteurs post-développementistes, qui me semblaient avoir une approche similaire. Leur argument principal est en effet une remise en cause radicale du concept de «développement» qui selon eux est une création de l'imaginaire occidental, héritier de la philosophie des Lumières, en cela donc réfutable car potentiellement erroné. Il convient alors de s'arrêter sur le sens caché du phénomène avant d'aller répandre la Bonne Nouvelle à ceux qui l'ignorent. Ainsi, dans un livre au titre significatif, *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, Gilbert Rist démontre comment "le développement s'universalise", alors "qu'il n'est pas transculturel"<sup>10</sup>. Dans un premier temps, il met en évidence l'essence occidentale du concept : vision d'une histoire *linéaire* dans les traces de Saint-Augustin<sup>11</sup>, d'une connaissance qui s'accumule de manière *croissante* et permet le *progrès* de l'humanité avec les Modernes<sup>12</sup>, qui débouche sur un *évolutionnisme social* dont l'Occident est la forme la plus aboutie<sup>13</sup>, puis sur un *universalisme* puisque toute cette Histoire est *naturelle*<sup>14</sup>, et qui pour finir s'est traduit par la *colonisation*, dont le *développement* "n'est que la poursuite par d'autres moyens"<sup>15</sup>. Ensuite, G. Rist explique comment l'idée de développement, et son corollaire le sous-développement, sont une construction volontaire de l'Occident, énoncés pour la première fois en 1949 dans le discours d'investiture du président des États-Unis Harry S. Truman. Le mot permettait en effet de construire une nouvelle vision du monde plus égalitaire en réponse à la colonisation et justifiant l'hégémonie états-unienne au nom de principes fraternels<sup>16</sup>. Par la suite, dépassant les intérêts états-uniens, les institutions internationales, les politiques d'industrialisation, l'action humanitaire, le développement durable, la globalisation et la lutte contre la pauvreté ne seront que des déclinaisons variées de cet incontournable «développement»<sup>17</sup>.

Cette critique s'appuie sur les travaux de nombreux précurseurs vers lesquels je me suis tournée par la suite, et dont l'un des plus reconnu est certainement le penseur, prêtre et pédagogue autrichien Ivan Illich. Dans un livre publié en 1971, *Libérer l'avenir*, il écrit ces lignes qui résument parfaitement la position ethnocentriste du développement expliquée antérieurement : "l'envoi d'argent et d'hommes pour des raisons missionnaires ne doit pas faire oublier que ces derniers représentent un modèle chrétien étranger à l'Amérique Latine, une conception de leur apostolat également étrangère, et surtout qu'ils sont porteurs d'un message

---

<sup>9</sup> La Ligne d'horizon 2003, p. 131.

<sup>10</sup> Rist 2007, p. 85.

<sup>11</sup> Rist 2007, p. 73.

<sup>12</sup> Rist 2007, p. 71.

<sup>13</sup> Rist 2007, p. 79.

<sup>14</sup> Rist 2007, p. 85.

<sup>15</sup> Latouche 2001.

<sup>16</sup> Rist 2007, p. 135.

<sup>17</sup> Rist, 2007.



politique particulier. Le capitalisme nord-américain des années cinquante les a marqué de son sceau. [...] Ainsi on plante artificiellement et à grands frais un modèle inadapté à la réalité.”<sup>18</sup> Et de citer l'exemple du Corps de la Paix (Peace Corps, États-Unis) qui, lorsqu'il s'installe dans un pays, “amène avec lui des idées qui lui survivront”<sup>19</sup> et provoque une “mutation culturelle beaucoup plus importante que tous les services qu'ils rendent”<sup>20</sup>. Il conclut alors que “l'esprit est conditionné au sous-développement lorsqu'on parvient à faire admettre aux masses que leurs besoins se définissent comme un appel aux solutions occidentales, ces solutions toutes faites qui ne leur sont pas accessibles”<sup>21</sup>. Quelques années plus tard, le chercheur français Serge Latouche aura la même réflexion : “le sous-développement est en son essence ce regard, cette parole d'Occident, ce jugement sur l'Autre, décrété misérable avant de l'être, et le devenant parce que jugé ainsi irrévocablement”<sup>22</sup>. À sa suite, l'ancien diplomate et professeur iranien Majid Rahnema défend l'idée que la pauvreté et la richesse sont des “constructions sociales, culturellement établies, qui échappent à toute définition universellement acceptable. Toutes deux acquièrent des sens différents, sinon opposés, selon les contextes spécifiques dans lesquels elle se trouvent placées”<sup>23</sup>. Il en va ainsi, par exemple, des ermites et ascètes, figures emblématiques de plusieurs religions (Christianisme, Bouddhisme, Islam) qui exaltent la pauvreté matérielle comme seule voie d'accès à une richesse mystique et supérieure. Ou encore de certaines sagesse populaires telles que ce proverbe d'Afrique de l'Ouest, cité par Claude Llena : “Est pauvre celui qui n'a personne”<sup>24</sup>. Et la liste est longue de toutes ces philosophies, religions, écrivains, artistes, traditions...qui ont montré la faiblesse de *l'avoir* par rapport à *l'être*. Dès lors, qu'en est-il de notre certitude occidentale que le bien-être est une question de possession ? Et que le modèle industriel moderne est synonyme de bien-être ?

L'Initiative “Villes en Transition” (IVT), de l'anglais *Transition Towns*, se place directement dans la prolongation de ces questionnements. À partir du constat du prochain pic pétrolier et des dégâts climatiques causés par notre rythme de vie, le mouvement propose de repenser collectivement notre modèle de société pour construire un avenir attirant et écologiquement soutenable. Pour lui c'est un changement radical qui est imposé par les limites énergétiques et climatiques de la planète, et qui appelle à une réflexion sur les fondements de la société occidentale. Aussi, plus qu'une préoccupation scientifique, la Transition est une démarche philosophique sur le *sens* de l'Occident, dans ses dimensions éthiques, culturelles, sociales, économiques, écologiques, politiques, historiques..., et c'est de cette manière qu'elle prolonge la réflexion post-développementiste. Les solutions qu'elle envisage sont sensiblement les mêmes que celles, plus implicites, de cette dernière : relocalisation, sortie de l'économicisme, limitation de l'accumulation matérielle, critique du progrès, de la modernité...

Ainsi la Transition élabore son propre système de valeurs et se constitue en une *culture* régie par ses principes, ses figures emblématiques, ses moments historiques. C'est d'ailleurs l'objectif explicite de son principal fondateur et théoricien, Rob Hopkins, qui intitule son blog “Transition Culture” et au travers duquel il souhaite “explorer cette culture émergente” que constitue le travail de ceux qui agissent pour la Transition et qui “dépasse les concepts

---

<sup>18</sup> Illich 2004, pp. 80-82.

<sup>19</sup> Illich 2004, p. 88.

<sup>20</sup> Illich 2004, p. 88.

<sup>21</sup> Illich 2004, p. 180.

<sup>22</sup> Latouche 2008, p. 92.

<sup>23</sup> La ligne d'horizon 2003, p. 125.

<sup>24</sup> La ligne d'horizon 2003, p. 292.

d'environnement, de durable, d'éco-ceci ou éco-cela"<sup>25</sup>. Selon lui "nous sommes des communautés, une société, un monde en transition, pour la réussite de laquelle nous avons besoin d'une culture de la transition"<sup>26</sup>.

Ici les mises en garde ethnocentristes de Claude Lévi-Strauss réapparaissent immédiatement, rappelant l'épaisseur des frontières culturelles qui au delà des couples Occident/Afrique, Occident/monde Musulman, Occident/sociétés Indigènes etc, séparent chaque système de valeur de ses homologues et empêchent l'acceptation de ce qui chez l'autre est différent. Étant une culture, la Transition serait alors *nécessairement* ethnocentriste, se pensant seule et unique solution et par principe invalidant toutes les autres. Si tel était le cas, cela se traduirait par une position dominante du cadre théorique posé par Hopkins, que chaque expérience locale aurait le devoir d'exécuter rigoureusement. La Transition serait "Hopkinienne" ou ne serait pas. Parallèlement, on observerait une indifférence pour les autres expériences. Les critiques des post-développementistes au sujet de l'universalisme occidental seraient ainsi niées. **Et la question s'impose : l'initiative des Villes en Transition est-elle, dans une logique ethnocentriste, incapable d'ouverture et donc applicable uniquement dans son contexte d'origine, ou contient-elle au contraire des éléments qui autorisent sa déclinaison dans des contextes étrangers ?**

Cette question est essentielle si l'on se souvient de l'objectif du mouvement : appeler à la création de nouveaux projets de société au vu des limites de celui dans lequel nous vivons et qui, rappelons-le, est perçu comme un modèle à la fois par ceux qui y vivent et par ceux qui en sont exclus. Or, si par la faute d'un ethnocentrisme constitutif la Transition est incapable de s'ouvrir aux différentes visions de l'avenir, comment ne pas douter que "la Pensée post-mondialiste ne devienne, au mieux, aussi Unique que la Pensée Inique qu'elle aurait remplacé ?"<sup>27</sup> Quelle serait la validité d'un mouvement qui proposerait une alternative à son tour uniformisante ? Pour que l'initiative des Villes en Transition ne retombe pas dans le piège de l'universalisme actuel, il semble donc incontournable qu'elle évite autant que possible l'ethnocentrisme. Mais la Transition le peut-elle ? Quels sont les outils dont elle dispose pour y parvenir ?

Dès que l'on se penche sur la Transition il semble qu'un élément en particulier autorise cette dynamique : la contextualisation, ou l'appropriation locale du mouvement. Concrètement, il s'agit de donner le premier rôle au contexte local qui sera le porteur et le receveur du projet. Ce contexte se décline par le biais de la communauté (sociale, économique, culturelle, historique) et du territoire (géographique, administratif). La contextualisation est ainsi une volonté forte chez Hopkins, qui explique que par son livre *The Transition Handbook* "nous verrons comment débiter, avec la communauté qui nous entoure, le mouvement vers le monde de l'après-pétrole. [...] Le modèle que je suis en train de développer est celui de la Transition qui [...] permet de réunir ceux qui vous entourent afin d'explorer les réponses que l'on peut apporter, à l'échelle de la communauté, au pic pétrolier et au changement climatique."<sup>28</sup> Ainsi, en laissant aux caractéristiques communautaires et territoriales qui *font* un contexte, le soin de dessiner elles-

---

<sup>25</sup> Hopkins "Why Transition Culture ?", sur son blog. Traduction de l'auteur.

<sup>26</sup> Hopkins "Why Transition Culture ?", sur son blog. Traduction de l'auteur.

<sup>27</sup> Singleton, 2002, p 165.

<sup>28</sup> "we will look at how we can begin, with the community around us, to move towards a post-oil world. [...] The model I have been involved in developing is the Transition model, which is [...] a way of gathering those around you together to start exploring community-scale responses to peak-oil and climate change." Hopkins, 2008, p.133, traduction de l'auteur.

mêmes les contours de l'IVT locale, la contextualisation semble offrir à la *différence* un lieu d'existence. Puisqu'elle évite l'uniformité, c'est cette intégration de la diversité qui pourrait freiner l'ethnocentrisme. Mais quelle est, dans la théorie tout d'abord, la place réelle de cette contextualisation ? Qu'y a-t-il de concret derrière les mots d'Hopkins ? Quels outils propose-t-il pour y parvenir ? Et quelle est l'attitude de ceux qui sont aujourd'hui engagés dans la Transition ? Ont-ils saisi cette nécessité ?

Afin de comprendre si la Transition évite ou non le piège ethnocentriste il convient donc de s'interroger sur la question suivante : **dans la théorie comme dans la pratique, l'initiative des Villes en Transition permet-elle, et pratique-t-elle, une contextualisation du cadre théorique énoncé par Rob Hopkins ?**

## **II. VILLES EN TRANSITION : ORIGINES ET AMBITIONS**



## **2.1 En Transition : définition**

En guise d'introduction je propose une brève observation de ce dessin de Jennifer Johnson, choisi comme identité visuelle de l'initiative des Villes en Transition. En quelques traits il résume parfaitement l'essence du mouvement : effacer la société industrielle et pétro-dépendante pour en esquisser une autre, sur les thèmes de la communauté et de l'écologie. Des hommes au lieu des voitures, au milieu de jardins plutôt que de parkings. J'insiste sur le terme *esquisser* : les Villes en Transition ne sont pas un projet de société mais plutôt un *appel à la création collective* d'une nouvelle manière d'être-ensemble. La toile, effleurée, est encore blanche.

Le premier coup de crayon a été tracé en 2004 par le professeur britannique Rob Hopkins et ses étudiants dans le cadre d'un cours de permaculture à l'Université de Kinsale en Irlande. "Conception visant à créer des lieux de vie humains soutenables"<sup>29</sup>, la permaculture est une éthique fondée sur les trois principes de soin de l'homme, soin de la nature et partage équitable des surplus. À partir de sa pratique d'une agriculture naturelle et non industrielle elle questionne l'orientation de notre société et pointe du doigt la responsabilité humaine dans la perturbation des climats.

C'est forts de ce bagage idéologique qu'Hopkins et ses étudiants ont assisté à la fin de l'année 2004 à une conférence de Colin Campbell sur le pic pétrolier. Géologue et analyste pétrolier, ce dernier leur a présenté la théorie selon laquelle nous dépasserons bientôt un point de non retour dans la production pétrolière mondiale, qui au vu de notre dépendance actuelle ébranlera profondément nos sociétés et modes de vie.

---

<sup>29</sup> Hopkins 2008, p 136

Par la suite, mariant défis écologiques et énergétiques, Hopkins et ses étudiants ont travaillé à la rédaction d'un Plan de Descente Énergétique pour Kinsale. Il s'agit d'une méthodologie destinée à la municipalité qui lui montre comment se diriger progressivement vers un avenir sans pétrole ni destructions écologiques. Ce fut la première initiative de Transition, à partir de laquelle Hopkins lança celle de Totnes, puis le mouvement aujourd'hui international de l'initiative Villes en Transition.

Ici sont posés, brièvement, les trois fondements de l'initiative des Villes en Transition : pic pétrolier, changement climatique et permaculture<sup>30</sup>. La Transition est donc une démarche de citoyens qui, interpellés par la double question du pic pétrolier et du changement climatique, choisissent de trouver ensemble des réponses adéquates à l'échelle de leur communauté. Plutôt qu'un modèle de société, l'IVT est un appel à la construction collective d'une nouvelle manière d'être-ensemble qui prendrait en compte ces deux constats ainsi que tous ceux jugés nécessaires et/ou désirables par les citoyens.

En 2008, afin de théoriser et diffuser la Transition, Hopkins a rédigé un ouvrage dans lequel il regroupe les origines de la Transition à travers ses expériences à Totnes et Kinsale, une proposition de méthodologie pour ceux qui voudraient initier le processus dans leur localité, ainsi qu'une série d'outils dont ils auront besoin pour y parvenir. *The Transition Handbook, from oil dependency to local resilience* est ainsi un guide pratique à l'intention du lecteur qui veut passer à l'action.

Dans la méthodologie qu'il présente dans son livre Hopkins divise la Transition en douze étapes successives qui résument sa vision du mouvement. Les voici.

---

<sup>30</sup> Pour une présentation plus précise de ces trois sujets je renvoie à l'annexe de ce document.

Tableau 1 : Les douze étapes de la Transition

<b>Les 12 étapes de la Transition</b>		
<b>Étapes</b>		<b>Objectif</b>
<b>1</b>	Former un groupe de pilotage et prévoir sa dissolution dès le départ	Lancer la Transition dans la localité
<b>2</b>	Sensibiliser	Témoigner de la question du pic pétrolier et du changement climatique pour réunir un premier nombre de personnes désireuses de s'engager dans la démarche
<b>3</b>	Poser les fondations	Rechercher la collaboration avec les groupes déjà actifs dans les thèmes connexes de la Transition pour les impliquer dans la démarche.
<b>À la fin de ces trois étapes un réseau solide sera constitué autour de l'IVT, qui pourra passer à l'action concrète</b>		
<b>4</b>	Organiser un "Grand Évènement"	Donner une visibilité forte à l'IVT et marquer son départ officiel. Il est important qu'il soit festif et regroupe le maximum de personnes pour donner dès le départ une couleur positive.
<b>5</b>	Former les groupes de travail	Commencer la réflexion et l'action sur les thèmes choisis par les citoyens pour construire la transition : énergies, alimentation, mobilité, habitat...
<b>6</b>	Organiser des "forums ouverts" (opens space)	Réunions informelles qui permettent de prendre en compte l'avis de chacun et de susciter la participation
<b>7</b>	Mettre en place des actions visibles et concrètes	Montrer que la Transition n'est pas qu'un discours mais aussi une action crédible
<b>8</b>	Initier la "Grande Requalification"	Retrouver et apprendre les savoirs-faire nécessaires aux nouveaux modes de vie à venir
<b>9</b>	Créer des liens avec les autorités locales	S'associer avec les élus car ils sont incontournables pour la concrétisation et l'amplification de la Transition
<b>10</b>	Honorer les Anciens	Puiser dans leur expérience d'une vie sans pétrole les idées pour construire un avenir qui n'en dépende pas
<b>11</b>	Laisser les choses suivre leur cours	L'IVT agit comme catalyseur de changement mais ne doit pas tout prévoir, laisser la place à l'imprévu
<b>12</b>	Élaborer un Plan d'Action de Descente Énergétique (PADE)	Rédiger le document qui devra permettre à la communauté de s'engager entièrement vers la résilience. C'est un nouveau point de départ

Source : *The Transition Handbook, Green Books, 2008.*

## 2.2 Quelques exemples de Transition

Considérée comme “coeur et vitrine du mouvement”<sup>31</sup>, Totnes a par la suite inspiré de nombreuses autres localités, et aujourd’hui on dénombre 321 Villes en Transition officielles, et 219 en cours d’officialisation<sup>32</sup>. Si dans un premier temps elles se sont principalement situées dans les pays anglo-saxons elles s’étendent aujourd’hui aux autres pays et notamment à ceux de la francophonie, qui font l’objet de ce travail.

À Totnes, une des réalisations la plus significative est la mise en place d’une monnaie locale, le *Totnes Pound*, parallèlement à la monnaie nationale. C’est un moyen de renforcer le commerce local, d’intégrer le secteur économique dans la dynamique de Transition, de renforcer l’économie locale en la rendant moins vulnérable aux aléas de l’économie internationale, et de sortir de l’échelle individuelle pour agir aussi à l’échelle de la communauté.

Dans cette ville un habitant a créé une société de transports roulant à l’huile de friture récupérée chez les restaurateurs. Ses véhicules ne polluent pas et permettent de réutiliser une deuxième fois le liquide, diminuant la quantité de déchets. D’autres habitants ont planté plusieurs noyers sur les places publiques afin de profiter dans les années à venir des multiples utilisations de la noix et de l’arbre : alimentation, huile, vin, teinture, bois de construction, nourriture animale... Enfin, de nombreuses structures de production locale d’énergie renouvelable ont vu le jour, soutenues par la mairie.

La majorité des IVT ont mis en place des jardins potagers collectifs afin d’encourager les habitants à satisfaire eux-mêmes leurs besoins, tout en répondant au problème de la disponibilité de la terre en zone urbaine. En effet, le caractère collectif permet d’une part de s’ouvrir à un plus grand nombre de participants, et d’autre part de renforcer les liens sociaux de proximité puisque c’est un lieu de rencontres, d’échanges, de fêtes de quartier... De plus ce sont aussi des lieux d’éducation à la citoyenneté car ils sont souvent organisés autour d’une démarche de démocratie participative et de décisions collectives.

De nombreux liens sont aussi créés avec les groupements d’achats collectifs auprès des producteurs locaux (AMAP en France, ASC au Québec, GASAP en Belgique), qui permettent d’encourager les circuits courts de l’alimentation, de soutenir les agriculteurs et de recréer les liens sociaux entre les citadins et les agriculteurs, la ville et la campagne. Les groupes ainsi constitués sont aussi, à l’instar des jardins collectifs, des occasions d’échanges, de rencontres, et d’actions citoyennes.

D’autres villes ont mis en place les *Transitions Tales*, autrement dit les Contes de la Transition, destinés à amener les habitants à imaginer le futur qu’ils souhaiteraient afin de maintenir une vision positive de l’avenir, où les envies de chacun puissent être intégrées.

---

<sup>31</sup> Semal, 2009, p. 6.

<sup>32</sup> Selon les chiffres du Transition Network au 30 août 2010



Cette brève présentation de l'Initiative Villes en Transition a donc permis de mettre en évidence les points centraux du mouvement et des principes qui le sous-tendent afin d'en avoir une vision globale. Désormais, pour répondre à la question posée en introduction, je vais analyser le cadre théorique puis sa mise en pratique en francophonie afin d'observer dans quelle mesure la contextualisation est présente dans le mouvement.

### **III. ANALYSE**

### **3.1 La contextualisation dans le cadre théorique**

Le cadre théorique posé par Rob Hopkins contient-il, ou non, l'espace préalable à la contextualisation ? Pour y répondre j'ai réalisé une lecture critique du *Transition Handbook*, dont je présente le résultat sous la forme de cette grille de lecture. Elle m'a permis de mettre en évidence la structure argumentative du discours d'Hopkins, ses points d'ancrage et leurs articulations.

#### **3.1.1 Grille de lecture**

Tableau 2 : Grille de lecture du Transition Handbook

Idées contenues	Structure du livre
<p><b>1. Pic pétrolier et changement climatique imposent la résilience et la relocalisation</b></p> <p>Le pic pétrolier est le moment imminent où la production mondiale de pétrole sera inférieure à la demande et de plus en plus chère. Il établit que nous <i>devrons</i> changer.</p> <p>Le changement climatique est une conséquence de l'activité humaine et déjà visible. Il établit que nous <i>devrions</i> changer.</p>	
<p>Ces deux constats doivent être analysés conjointement pour que la réponse soit cohérente et adéquate.</p>	<p>Présentation de l'origine de la Transition et de la solidité de ses arguments (pic pétrolier, changement climatique, résilience)</p>
<p>Plusieurs scénarios sont possibles pour l'avenir, mais celui qui s'impose est la <i>descende énergétique</i> : diminution de notre consommation d'énergie, car aucune énergie n'a les mêmes potentialités que le pétrole.</p>	
<p>Pour réussir ce passage vers une vie sans pétrole, la résilience offre 3 outils qui renforcent les communautés : la diversité interne, la modularité (composition en plusieurs éléments interconnectés) et la visibilité des retro-actions.</p>	
<p>En conséquence la relocalisation des sociétés est inévitable car l'absence de pétrole pour les transports de biens oblige à rapprocher les lieux de production et de consommation.</p>	
<p>Pour cela, il est nécessaire de combiner actions <i>top-down</i> (des gouvernements) et <i>bottom-up</i> (des citoyens). La Transition le permet en agissant au niveau de la communauté.</p>	
<p><b>2. Pour devenir résiliente, la communauté doit construire une vision positive de l'avenir</b></p>	
<p>La prise de conscience du pic pétrolier a des conséquences directes sur les individus : le syndrome du stress post-pétrolier (confusion, peur, optimisme déraisonné, déni, accusations)</p>	<p>Déculpabilisation du sentiment de peur que suscitent le pic pétrolier et le changement climatique...</p>
<p>La psychologie du changement nous apprend que pour changer il faut commencer par reconnaître le problème puis procéder par étapes. C'est ce processus qu'il faut entamer pour réussir la Transition.</p>	
<p>À l'encontre du catastrophisme environnementaliste qui veut déclencher l'action par la peur d'un avenir noir, il faut créer une vision positive de l'avenir qui attirera les gens.</p>	<p>...pour montrer son dépassement par la construction d'une vision positive de l'avenir....</p>
<p>Voici quelques exemples de ce à quoi l'Angleterre pourrait ressembler en 2030 (alimentation et agriculture, santé, éducation, économie, transports, énergie, habitat).</p>	
<p>Kinsale est la première communauté à avoir tenté l'expérience. Voici son parcours.</p>	

<p><b>3. Voici un outil pour y parvenir : le concept de la Transition</b></p>	.
<p>Le fondement philosophique de la Transition est la permaculture.</p>	
<p>Six principes définissent la Transition : construction d'une vision positive, intégration dans la société actuelle, conscientisation du public, construction de la résilience, rôle de l'individu, solutions à l'échelle de la communauté.</p>	
<p>Avec le concept du "projet de soutien des projets" la Transition est là pour susciter la création de projets, les relier et les soutenir.</p>	
<p>L'échelle de l'initiative doit être celle où l'individu a une influence.</p>	
<p>L'initiative doit être l'œuvre de la communauté et non des autorités politiques locales.</p>	
<p>Afin de guider la naissance de nouvelles initiatives de Transition voici une proposition de 12 étapes, inspirées par l'expérience de Kinsale et Totnes.</p>	
<p>Toujours pour donner un exemple, voici comment s'est passée la première année de la Transition à Totnes, et la présentation de sept autres initiatives</p>	
<p>...qu'il est possible de réaliser au travers de la Transition.</p>	

*Source : The Transition Handbook, Green Books, 2008*

À la lecture du tableau ci-dessus, le cadre théorique de la Transition peut se résumer de cette manière : le pic pétrolier et le changement climatique rendent inévitables la relocalisation des sociétés humaines, qui pour survivre devront devenir résilientes. Cette transition doit être menée par et pour les communautés appelées à inventer et s'engager dès aujourd'hui vers un avenir attrayant. De là sont nées les expériences de Kinsale et Totnes à partir desquelles une méthodologie a été élaborée.

Trois idées maîtresses sont dès lors clairement concevables comme fondations de la Transition : la résilience, la communauté, et la méthodologie. C'est désormais au sein de chacune d'entre elles qu'il convient d'étudier quelle est la place accordée à la contextualisation.

### 3.1.2 Vers la résilience

Le point de départ des initiatives de Transition, c'est le tableau de nos sociétés actuelles : dépendantes d'une denrée dont l'appellation métaphorique témoigne de son importance (or noir), elles détruisent un équilibre fragile dont elles ne sont qu'une composante parmi d'autres. Elles sont donc extrêmement vulnérables aux chocs qui s'annoncent, que ce soit la fin des ressources pétrolières ou les dérèglements climatiques. En réponse à cela, Hopkins propose une transition vers des communautés *résilientes* qui soient capables de s'adapter à ces bouleversements sans disparaître.

La résilience, présente dans plusieurs disciplines telles que la psychologie, l'informatique, la physique, ou encore l'économie, est entendue par Hopkins dans son sens écologique : *“la capacité d'un système à absorber un changement perturbant et à se réorganiser en intégrant ce changement, tout en conservant essentiellement la même fonction, la même structure, la même identité et les mêmes capacités de réaction.”*<sup>33</sup> Dans le cadre de la Transition, il propose de la copier au niveau de l'organisation des sociétés, afin qu'elles acquièrent progressivement les compétences nécessaires pour résister au double choc du pic pétrolier et du changement climatique. Plus précisément, la résilience se divise en trois principes clés :

- la diversité
- la modularité
- la visibilité des rétro-actions.

**La diversité** consiste à multiplier le nombre des composants du système. Ainsi, si l'un d'entre eux disparaît l'ensemble ne sera pas trop perturbé et pourra continuer de fonctionner. Pour les sociétés humaines il s'agit de dépasser la fragilité induite par la dépendance au pétrole en diversifiant les sources d'énergie et en diminuant la consommation de produits pétroliers. L'approvisionnement alimentaire par exemple doit être localisé et diversifié pour qu'il ne nécessite que peu de transports et pollue peu. Par ailleurs elles ne doivent plus dépendre d'une seule ressource, comme c'est parfois le cas avec le tourisme par exemple, mais multiplier les

---

<sup>33</sup> Hopkins p 54

stratégies d'autosatisfaction de leurs besoins : économie locale, production alimentaire, artisanat pour les produits manufacturés... C'est cette diversité des composants (individus, activités, ressources...) qui garantit la stabilité de la société et sa durabilité.

**La modularité** correspond à la spécialisation de chaque élément du système et au déploiement d'inter-connexions entre eux. Autrement dit, chaque fonction doit être assurée par plusieurs éléments tout comme chaque élément doit assurer plusieurs fonctions. Si choc il y a, le système profite d'une multitude de solidarités qui lui permettent de se maintenir. C'est le principe de la toile d'araignée : lorsqu'un fil se casse les autres résistent et se tendent d'une autre manière pour compenser le choc et la perte. Les sociétés doivent donc encourager la diversité sous toutes ses formes : sociale, démographique, culturelle, professionnelle, géographique, énergétique, économique, religieuse..., tout en renforçant les connexions entre chaque élément. Les individus pourront par exemple développer des réseaux d'entraide comme les SEL, qui permettent à chacun d'approfondir une/des compétence(s) tout en créant un lien de dépendance vis-à-vis des autres. Dans un autre registre, les déchets de telle activité seront la matière première de telle autre, etc... Le déséquilibre social provoqué par le double choc pétrolier et climatique sera ainsi atténué par ces réseaux résistants.

**La visibilité des rétro-actions** signifie la proximité géographique des éléments du système afin que les conséquences d'un changement chez l'un soient visibles chez les autres, pour que l'ensemble du système puisse s'adapter au changement survenu. Aussi, c'est obligatoirement une petite échelle qui doit l'accueillir, la distance géographique atténuant en toute logique la perception de ces changements. Dans une société, cela se traduit par la relocalisation car "dans un système localisé les résultats de nos actions sont plus évidents"<sup>34</sup>. Cette visibilité des rétro-actions entraîne par la suite une responsabilisation des individus qui peuvent ainsi directement observer les conséquences de leurs actions, et donc modifier leurs comportements. Par exemple, si l'individu prend conscience du nombre de personnes, de matériel et d'heures nécessaires pour la fabrication de son pantalon, il sera plus à même de limiter ses envies de pantalon neuf. Enfin, cette petite échelle est un moteur pour l'action puisqu'en voyant directement les conséquences de leurs interventions, les individus comprennent leurs intérêts et leurs pouvoirs : "j'en suis venu à penser que le niveau idéal pour une Initiative de Transition est celui où vous sentez que vous pouvez avoir une influence."<sup>35</sup>

L'objectif de ces trois stratégies est de garantir à la communauté le degré d'autosuffisance nécessaire pour qu'elle ne soit pas menacée par la fin d'un mode de vie subordonné au pétrole et hypothéquant l'avenir climatique. La résilience est donc, pour la Transition, la clef de la pérennité de la présence humaine au delà du double choc pétrolier et climatique. Or, pour que cette résilience soit effective, les sociétés doivent se recentrer sur une petite échelle, attribuant un rôle central à l'individu, aux ressources et activités locales, et à la toile ainsi constituée. A la suite de cette analyse, le parallèle entre résilience et contextualisation semble évident sur deux points :

---

<sup>34</sup> Hopkins2008, p 56

<sup>35</sup> Hopkins 2008, p 144

- la résilience appelle au renforcement du contexte par le rôle qu'elle attribue à l'individu, aux ressources et productions locales, et aux liens déployés entre tous ces éléments qui *sont* le contexte.
- par la relocalisation, la résilience fait du contexte à la fois l'acteur et le cadre du processus de Transition et de la nouvelle société ainsi créée.

C'est donc bien en conformité avec chaque contexte que les sociétés peuvent, et doivent, se transformer pour devenir résilientes. Il est alors possible d'affirmer que la résilience, premier pilier de la Transition, autorise et exige la contextualisation.

### 3.1.3 Pour et par une communauté territorialisée

Pour Hopkins, afin que la transition vers la résilience puis la société ainsi réinventée soient réussies il est indispensable qu'elles soient dessinées par leurs deux composantes : les communautés et les territoires.

#### *Une communauté de citoyens*

Pour Hopkins c'est le citoyen, au travers de sa communauté, qui doit porter la Transition car il est le seul à pouvoir témoigner de ses souhaits et exigences, qui doivent être au coeur de la nouvelle société afin qu'elle soit adaptée à la communauté. "L'une des raisons de ce qu'on peut appeler le "syndrome des ampoules électriques" est que les gens ne peuvent souvent imaginer que deux niveaux de réponse : soit les individus font des choses chez eux, soit le gouvernement agit à l'échelon national. Le modèle de Transition explore le terrain entre les deux : ce qui peut être accompli au niveau de la communauté"<sup>36</sup>. Le citoyen, au travers de sa communauté, est donc clairement placé au centre de la Transition, qui, comme l'expliquent Luc Semal et Mathilde Szuba "se veut une forme de libération, qui offre aux communautés locales la possibilité de reprendre leur destin en main, et aux individus de renouer entre eux des liens enrichissants"<sup>37</sup>. Comment cela transparaît-il dans son cadre théorique ?

Le premier indice qui témoigne de cette position est d'abord la forme du *Transition Handbook* : un manuel pour ceux qui souhaitent agir. Ainsi Hopkins s'adresse directement au lecteur, soit dans le *nous* inclusif, "nous ne pouvons pas attendre que les gouvernements prennent l'initiative"<sup>38</sup>, soit directement au travers des fiches techniques qu'il rédige à l'usage du lecteur qui souhaite lancer une IVT dans sa localité : "ces outils sont encore en développement mais j'espère qu'ils vous seront utiles"<sup>39</sup>.

Puis la nécessaire construction d'une vision positive appelle à son tour à placer le citoyen au coeur du projet. C'est lui en effet qui doit décrire et inventer le monde qu'il souhaite, selon ses

---

<sup>36</sup> Hopkins 2008, p 142

<sup>37</sup> Semal et Szuba 2009, p 5

<sup>38</sup> Hopkins 2008, p 76

<sup>39</sup> Hopkins 2008, p 118



besoins, ses convictions, ses désirs. Car l'idée c'est que "les écologistes tentent trop souvent de pousser les gens à l'action en les effrayant à l'aide de scénarios apocalyptiques"<sup>40</sup> mais qui finalement "échouent dans leur mission de pousser significativement les gens au changement"<sup>41</sup>. "Or, qu'arriverait-il si nous passions à l'action par l'autre bout, en illustrant une vision de l'avenir si attirante que les gens se sentiraient instinctivement attirés par elle ? [...] Car, au sein même des défis que posent le pic pétrolier et le chaos climatique, se trouve une occasion en or de réinventer, repenser et reconstruire le monde qui nous entoure. [...] Cette transition nécessite des ressources personnelles intérieures qui dépassent la simple compréhension abstraite"<sup>42</sup>. Il poursuit avec la présentation de la psychologie du changement qui permet de mettre en lumière au niveau individuel les différents outils nécessaires pour qu'une évolution ait lieu. Concrètement cela s'est traduit par exemple à Totnes par la rédaction des *Transition Tales* écrits par les habitants, dans lesquels ils racontent leur vision idéale de Totnes en 2030. En "stimulant la créativité"<sup>43</sup>, cela permet de "toucher tous les publics en montrant que chacun a sa place"<sup>44</sup>.

Cette volonté de s'adresser à l'entièreté des publics constituant la communauté se note aussi au travers des différentes actions qu'Hopkins propose dans sa méthodologie. Il en va ainsi de la remise à l'honneur des Aînés qui sont appelés à témoigner de leur expérience d'un passé moins énergivore, du travail dans les écoles pour que les enfants expriment leurs souhaits d'avenir, de la réponse positive à la crainte de ceux qui disent ne pas avoir les qualifications nécessaires, etc.

Inhérente à la Transition, il y a donc la logique du *bottom-up*, autrement dit d'une action qui part de la base pour se diriger vers le sommet. À la fois cadres et actrices de la Transition, les communautés sont le levier qui permet de passer d'une échelle à l'autre, et donc un élément essentiel. Or, alliées aux réalités géographiques, historiques, culturelles, économiques elles font partie intégrante du contexte. Les désigner maîtres d'oeuvre du mouvement c'est donc nécessairement le contextualiser, le vouloir modelé par *les* contextes plutôt qu'uniformisé par *un* contexte.

### *Un territoire*

Le territoire, nous l'avons vu, est central dans la résilience puisque c'est le cadre où elle peut et doit se déployer. Deux autres arguments viennent soutenir cette idée.

Tout d'abord, faire du citoyen le principal acteur de la Transition c'est permettre au territoire d'être intégré dans le projet puisque le citoyen, le maîtrisant, sera nécessairement en mesure d'adapter la Transition à ses contraintes particulières. Par exemple, les habitants d'une ville ayant d'importantes côtes ne prendront pas les mêmes décisions au sujet des transports que ceux d'une ville plutôt plate : ces derniers pourront être amenés à favoriser le vélo pour tous, tandis que les premiers devront trouver des alternatives pour les personnes âgées, les enfants, les

---

<sup>40</sup> Hopkins 2008, p 79

<sup>41</sup> Hopkins 2008, p 84

<sup>42</sup> Hopkins 2008, p 79

<sup>43</sup> Onkelinx 2010, p 11

<sup>44</sup> Onkelinx 2010, p 13

personnes handicapées... Il en va de même pour les caractéristiques climatiques, géographiques, démographiques qui interdisent toute uniformisation des solutions envisageables. Cela assure que le projet soit en harmonie avec les réalités locales, et donc souhaitable et durable.

En deuxième lieu, le choix de cette territorialisation s'explique par une volonté redonner au citoyen ses capacités d'actions en l'encourageant à agir à un niveau où son influence est visible. Dans sa petite ville, son quartier, son village, il peut en effet rencontrer individuellement les personnes qu'il souhaite, son avis peut être entendu, et son intervention aura des conséquences. Cet élément est essentiel selon Hopkins pour faire face à l'attitude fataliste qui consiste à dire que rien ne peut être modifié car le citoyen n'a aucun pouvoir. Or, en dirigeant les actions vers un cadre où leur impact est possible et visible Hopkins entend créer et maintenir la motivation de l'action.

Ainsi, au travers de la communauté et du territoire, ce sont donc bien des éléments du contexte qui sont placés au centre de la Transition, appelés à en être à la fois les acteurs et les destinataires. La contextualisation est donc, une deuxième fois, constitutive de la Transition.

### **3.1.4 Une proposition de méthodologie**

La dernière partie du *Transition Handbook* est l'aboutissement des deux précédentes : comment permettre aux communautés de devenir résilientes ? C'est à partir des deux expériences de Kinsale et Totnes qu'Hopkins a élaboré les douze étapes qu'il présente et que nous avons vu précédemment. L'intérêt ici c'est d'observer comment Hopkins perçoit sa méthodologie : doit-elle être prescriptive ou suggestive ?

La réponse est claire : "il est essentiel de comprendre qu'elles [les douze étapes] n'entendent pas être prescriptives"<sup>45</sup>, et ne doivent pas "être suivies religieusement, étape par étape"<sup>46</sup>. La preuve en est notamment que Kinsale et Totnes ne les ont pas pratiquées de la même manière, et pourtant elles sont toutes deux des exemples avancés de Transition.

Parmi les douze étapes l'une d'entre elle est aussi représentative de cette volonté de ne pas imposer de structure rigide qui mènerait à l'uniformisation. L'étape 11 en effet peut dans un premier temps laisser dubitatif pour une méthodologie : "laisser les choses suivre leur cours". Or, c'est justement parce que cette méthodologie relève de l'ordre de la proposition que cette étape prend tout son sens. Rien n'est moins sûr pour Hopkins que la trajectoire que prendra chaque initiative, qui ne dépend ni d'une personne, ni d'un groupe de pilotage (appelé à disparaître à l'étape 5), ni d'un mouvement fédérateur (le Transition Network), mais bien d'un contexte imprévisible : communauté, géographie, résonance aux chocs extérieurs, évolution historique...

---

<sup>45</sup> Hopkins 2008, p 148

<sup>46</sup> Hopkins 2008, p 149

Enfin, Hopkins insiste sur le fait qu'une initiative de Transition et la rédaction du Plan de Descente Énergétique ne sont pas l'aboutissement mais le début du travail. Avec la Transition il ne dessine pas un nouveau modèle de société à dupliquer, mais il montre les failles de la société actuelle et les moyens de les dépasser. Ces douze étapes sont une voie parmi d'autres, qui a fonctionné à certains endroits et qu'il souhaite donc partager. La volonté de l'évolution permanente du cadre théorique de la Transition est de cette manière très présente dans le *Transition Handbook* et confirme la contextualisation.

Ainsi, la méthodologie d'Hopkins est indiscutablement suggestive. Cela garanti à chaque initiative l'espace nécessaire à l'expression de ses particularismes, de son unicité. Les différents contextes sont pris en compte et sont les acteurs de la Transition, qui est donc intrinsèquement contextualisée.

### **3.1.5 Conclusion**

Cette étude du cadre théorique présenté par Hopkins au travers du *Transition Handbook* permet donc de répondre à une première partie de la question : dans la théorie, l'initiative des Villes en Transition permet la contextualisation.

Plus qu'une permission, c'est une nécessité de contextualisation qui s'exprime au travers des trois fondements de la Transition. Par le biais de la résilience tout d'abord car seul le contexte dispose des ressources dont a besoin la communauté pour devenir résiliente. Le rôle central de la communauté ensuite impose la contextualisation car, parties prenantes du contexte, elles sont à la fois actrices et destinataires de l'initiative. Enfin, la présentation des douze étapes sous la forme d'une proposition et non d'une obligation confirme ces propos et crée l'espace nécessaire à l'expression des différents contextes.

Il est donc possible d'affirmer que pour Hopkins c'est le contexte qui fait la Transition et non la Transition qui fait le contexte. Ceci est l'essence même de la contextualisation. Le travail d'Hopkins n'est pas la construction d'un modèle de société mais plutôt à l'injonction d'en construire un, à l'échelle de la communauté. En cela, il contient la contextualisation.

### **3.2 La contextualisation dans la pratique**

Il convient désormais de se tourner vers chaque IVT afin de voir si effectivement, dans la pratique, il y a bien la même contextualisation que celle souhaitée par Hopkins. Pour ce faire, j'ai travaillé avec treize initiatives francophones situées en Belgique, France et Québec. Voici tout d'abord une brève présentation de chacune d'entre elles.

#### **3.2.1 Présentation des initiatives étudiées**

Le nombre d'habitants indiqué n'est pas précis, l'objectif est simplement de donner une idée générale de la taille des communes.

Tableau 3 : IVT de Belgique

<b>Commune</b>	<b>Région Province</b>	<b>Habitants</b>
Fexhe-le-Haut-Clocher <i>Communauté de communes rurales</i>	Wallonie Liège	3 000
Gand <i>Ville</i>	Flandres Flandres-Orientales	237 000
Grez-Doiceau <i>Comunauté de communes rurales</i>	Wallonie Brabant-Wallon	12 000
Neder-over-Heembeek <i>Quartier de Bruxelles</i>	Bruxelles-Capitale Bruxelles-ville	-
Schaerbeek <i>Ville</i>	Bruxelles-Capitale	116 000

*Source : Direction Générale Statistique et Informatique*

Tableau 4 : IVT de France

Commune	Région Département	Habitants
Bordeaux Ville	Aquitaine Gironde	235 000
Lyon Ville	Rhône-Alpes Rhône	472 000
Marseille Ville	Provence-Alpes-Côte-d'Azur Bouches-du-Rhône	852 000
Salie-de-Béarn Village	Aquitaine Pyrénées-Atlantiques	4 800
Sucy-en-Brie Ville	Île-de-France Val-de-Marne	26 000
Trièves Communauté de communes rurales	Rhône-Alpes Isère	-

Source : Institut National de la Statistique et des Études Économiques

Tableau 5 : IVT du Québec

Commune	Région	Habitants
Boucherville Ville	Montérégie	39 000
Sherbrooke Ville	Estrie	153 000

Source : Institut de la Statistique du Québec

Tableau 6 : Répartition urbain-rural

Type de localité	Urbain	Rural
<b>Initiatives</b>	Bordeaux	Fexhe-le-Haut-Clocher
	Boucherville	Grez-Doiceau
	Gand	Salie-de-Béarn
	Lyon	Trièves
	Marseille	
	Neder-over-Heembeek	
	Schaerbeek	
	Sherbrooke	
Sucy-en-Brie		
<b>Total</b>	<b>9</b>	<b>4</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

Tableau 7 : Répartition par cadre idéologique

Cadre idéologique	Propice	Peu/pas propice
<b>Initiatives</b>	Gand	Boucherville
	Grez-Doiceau	Fexhe-le-Haut-Clocher
	Lyon	Sherbrooke
	Marseille	
	Neder-over-Heembeek	
	Salie-de-Béarn	
	Schaerbeek	
	Sucy-en-Brie	
	Trièves	
<b>Total</b>	<b>9</b>	<b>3</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

On constate donc une grande disparité des contextes, tout d’abord au niveau du statut administratif (9 communes, 1 quartier, 3 communautés de communes rurales, 9 IVT en milieu urbain et 4 en milieu rural), démographique (de 3 000 à 850 000 habitants), et géographique (répartition variée dans 3 pays différents).

La question du cadre idéologique est intéressante car l’homogénéité des réponses témoigne d’une caractéristique importante de la Transition : elle s’installe généralement dans des lieux propices à ce genre d’expériences et parfois déjà engagés dans une orientation similaire. Ainsi, dans les réponses au questionnaire, la catégorisation “alternative” de la ville est revenue très souvent, l’exemple le plus probant étant celui de Gand, qui se dit “une ville intellectuelle de gauche, universitaire, avec une forte présence des mouvements écologiques”. L’IVT de Marseille se passe dans le quartier du Plateau, “quartier déjà alternatif et *bobo* – dans le sens positif du terme”, tandis que celle de Salie-de-Béarn est dans une région où “Slow Food<sup>47</sup> est très militant pour sauvegarder les produits et les races animales locales”. De la même manière, les initiateurs de l’IVT de Grez-Doiceau envisageaient préalablement la création d’un convivium Slow Food<sup>48</sup>, mais ont opté pour l’IVT car elle leur semblait “plus complète que la démarche Slow Food, qui s’arrête à la gastronomie”. Le Trièves aussi fait partie de ces territoires traditionnellement classés “alternatifs”, ce qu’a d’ailleurs confirmé ma visite des lieux : les villages témoignent d’un tissu associatif dense, sur des sujets aussi divers que le compostage, la garde d’enfants, le théâtre, le commerce équitable, le sport, l’entraide, le covoiturage, le jardinage collectif, l’éco-tourisme, et entretiennent un important réseau de circuits courts dédiés à l’alimentation. Un des villages abrite un éco-quartier, tandis que presque 20% des agriculteurs sont biologiques. En dernier exemple, les habitants de Neder-over-Heembeek “sont déjà impliqués dans une négociation avec la Ville de Bruxelles pour protéger les espaces verts de ce qu’ils appellent “leur village dans la ville”.

<sup>47</sup> Slow Food est un mouvement international soutenant l’alimentation locale et de qualité face aux Fast Food. Il défend une rééducation du goût et de l’alimentation responsable vis à vis des producteurs et de l’environnement.

<sup>48</sup> Les conviviiums Slow Food sont les groupes locaux du mouvement.

Si ces distinctions ne montrent pas la contextualisation en tant que telle, elles permettent de mettre en évidence les différents lieux dans lesquels vont s'insérer les IVT, et qui, si contextualisation il y a, devraient transparaître dans le profil et les activités des IVT.

### 3.2.2 Présentation des résultats

Afin d'analyser les résultats recueillis sur le terrain j'ai élaboré une série de neuf indicateurs, qui me permettront de différencier les IVT entre elles et de faire ressortir leurs caractéristiques, comme témoin du degré de contextualisation pratiquée. Aussi, une homogénéité dans les résultats obtenus signifiera une homogénéité des IVT, et donc une faible contextualisation. Voici tout d'abord une présentation des indicateurs.

*1 - Organisation du groupe de pilotage* : plusieurs types d'organisation interne sont possibles. Un groupe de pilotage clairement établi témoigne d'une approche rationnelle du mouvement, tandis qu'une absence de groupe témoigne d'une conception plus spontanée : ce sont deux approches qui peuvent influencer les projets de société construits. Ce qui signifie que ces derniers sont alors sensiblement orientés par le choix des individus qui prennent les décisions.

*2 - Activités et/ou projets d'activités* : les activités projetées ou menées par les IVT sont les témoins de la contextualisation les plus visibles. Une zone rurale constituée d'agriculteurs n'aura pas la même tâche d'apprentissage du jardinage qu'une ville où très peu d'habitants ont accès à la terre. Les activités dépendent directement de leur contexte, et une grande diversité d'activités reflètera la diversité des contextes, qui donc auront été pris en compte.

*3 - Difficultés rencontrées* : au même titre que les activités, les difficultés rencontrées résultent directement du contexte. Ainsi, une IVT peut parfaitement stagner par manque de temps de la part des acteurs, quand bien même ils auraient une multitude d'idées et de compétences pour les mettre en place. Ailleurs, ils peuvent être plus disponibles mais bloqués par des conditions climatiques qui font que l'activité de potager urbain n'est pas envisageable sur la totalité de l'année. Ce sont donc bien des éléments du contexte qui transparaissent.

*4 - Liens avec les associations existantes* : elles sont une partie du paysage dans lequel l'IVT avance. Créer des liens et collaborer avec les associations est donc un moyen d'intégration dans le contexte pré-existant. Inversement, un refus de collaboration avec les associations témoignera d'un positionnement personnel de l'IVT, preuve d'une conception différente de la Transition ; encore une fois, ce seront les individus qui définiront l'initiative.

*5 - Liens avec les autorités politiques locales* : à l'instar des associations, les autorités politiques locales font partie du contexte. Une collaboration signifie une reconnaissance de ce contexte. Cependant, un refus de collaboration révèle une autre approche de la relation avec la scène politique provenant directement des membres de l'IVT.

6 - *Modalités de référence à la théorie d'Hopkins* : pour chaque IVT, la théorie d'Hopkins est-elle une source d'inspiration ou une marche à suivre, prescriptive ou suggestive ? Cet indicateur expose explicitement la conception des acteurs eux-mêmes quant au cadre théorique. Une vision prescriptive entraînerait une attitude ethnocentriste ne laissant pas la place à la contextualisation.

7 - *Lecture du Transition Handbook de Rob Hopkins* : première étape pour mesurer la relation à la théorie. Une vision prescriptive imposera naturellement la lecture du livre, tandis qu'une vision suggestive en fera au plus une lecture conseillée, au moins une lecture possible parmi d'autres.

8 - *Connaissance de l'étape atteinte parmi les 12 étapes d'Hopkins* : de même que la lecture du *Transition Handbook*, la connaissance de l'étape atteinte est un indicateur factuel permettant de mesurer le degré de connaissance de la méthodologie générale. Une vision prescriptive imposera la connaissance du numéro de l'étape et le suivi rigoureux de l'ordre de leur succession, tandis qu'une vision suggestive autorisera, ou poussera, à une distanciation.

9 - *Connaissances en permaculture* : la connaissance des principes de la permaculture, constitutifs de la Transition, induit une compréhension plus complète et subtile de la pensée d'Hopkins, et sont d'autant plus importants qu'ils appellent directement à la contextualisation, comme nous l'avons vu dans l'analyse théorique. Une connaissance de cette notion offre donc plus de chances qu'il y ait une contextualisation.

### 3.2.2.1 Organisation du groupe de pilotage

Tableau 8 : Organisation du groupe de pilotage

Groupe de pilotage	Structuré	Informel
Initiatives	Grez-Doiceau	Boucherville
	Lyon	Gand
	Marseille	Neder-over-Heembeek
	Salie-de-Béarn	Schaerbeek
	Sherbrooke	
	Sucy-en-Brie	
	Trièves	
<b>Total</b>	<b>7</b>	<b>4</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

Deux approches se remarquent clairement quant à l'organisation du groupe de pilotage (GP) : une organisation structurée et une organisation informelle.

Dans l'approche structurée le nombre des membres est établi et définitif jusqu'à la disparition du groupe qui surviendra plus tard. Elle témoigne d'une approche plus rationnelle de la Transition et de l'action, plus rigoureuse dans le suivi de la méthodologie d'Hopkins puisque



c'est ce type d'organisation qu'il préconise dans la première de ses 12 étapes : "pour commencer votre Initiative de Transition, vous devrez rassembler les personnes motivées pour être à même de lancer les premières étapes du processus"<sup>49</sup>.

Dans l'approche informelle le GP est soit organisé de manière volontairement approximative, soit inexistant. Dans les deux cas cela se justifie par un souhait de ne pas créer une structure trop pesante qui d'une part effacerait la spontanéité du mouvement et d'autre part ralentirait le lancement des premières actions. La volonté et le besoin d'action reviennent très régulièrement dans les réponses aux questionnaires et entretiens, à l'instar de l'IVT de Schaerbeek qui envisage dès le début de créer des "ateliers de formation sur les thèmes de la Transition en réponse à une demande des participants qui veulent surtout agir". Toutefois, pour l'IVT de Gand, le choix de ne pas créer de GP relève d'une position différente. Il s'agit en effet d'un "refus d'institutionnalisation qui fait référence à l'éternel débat des mouvements sociaux : est-ce qu'on critique en restant dans le système, ou est-ce qu'on en sort?". La volonté actuelle de l'IVT gantoise est de s'écarter du système qu'elle critique et de ne pas en reproduire la lourdeur bureaucratique.

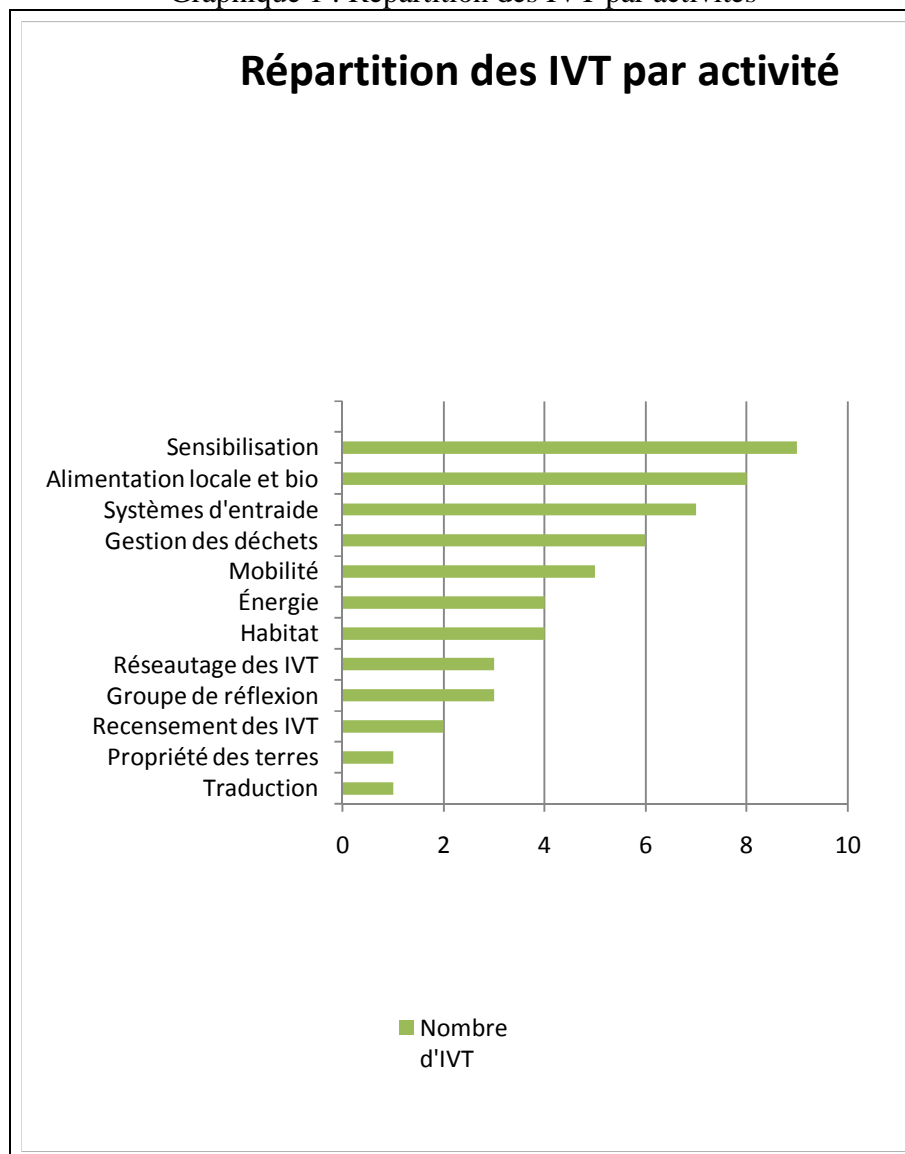
Cette coexistence des deux approches montre qu'il n'y a pas de modèle imposé, chaque IVT prenant la liberté de s'organiser comme elle le souhaite. Les différents contextes, représentés ici par les deux approches des membres des initiatives, façonnent l'organisation même de l'IVT : la contextualisation est effective.

---

<sup>49</sup> Hopkins 2008, p 148. Traduction de l'auteur.

### 3.2.2.2 Activités réalisées et/ou projetées

Graphique 1 : Répartition des IVT par activités



Source : graphique établi à partir des résultats de mon enquête

Au niveau des activités réalisées et projetées par les IVT le bilan est mitigé : si à première vue on observe une liste importante d'activités mises en place (12 pour 13 IVT), celle-ci perd rapidement son intérêt dès lors qu'on commence à regarder les chiffres. Le graphique ce-dessus le confirme : il y a très peu d'activités solitaires qui se distinguent des autres et ce sont les mêmes activités qui reviennent. Plus de la moitié des IVT font de la sensibilisation, des actions autour de l'alimentation et des systèmes d'entraide. Concrètement, les actions sont les suivantes :

- **Sensibilisation** : conférences, projections de films et débats autour de la Transition, du pic pétrolier et du changement climatique, travail avec les écoles.
- **Alimentation** : circuits courts (AMAP, GASAP), jardins potagers collectifs, atelier “forêt comestible”, échange de graines, alimentation urbaine, vergers communautaires, micro-magasins bio autogérés.
- **Systèmes d’entraide** : SEL et GAC, échange de savoirs-faire (entretien des vélos, jardinage), entrepreneuriat social, fêtes de quartier.

Toutes ces activités sont généralement organisées par au minimum deux IVT, seules l’atelier “forêt comestible” (Grez-Doiceau), le verger communautaire (Sucy-en-Brie), les micro-magasins bio et l’entrepreneuriat social (Lyon) ne sont l’objet que d’une seule IVT. Les deux activités qui se distinguent plus radicalement des autres témoignent parfaitement du contexte dans lequel elles prennent place : le projet de Fexhe-le-Haut-Clocher au sujet de la propriété des terres s’explique par le profil rural de l’IVT, et les nombreuses traductions effectuées par l’IVT du Trièves témoignent de son rôle de précurseur parmi les initiatives francophones.

Malgré cette première distinction de quelques IVT, l’homogénéité des thèmes d’action demeure évidente, et la contextualisation des IVT n’est pas immédiatement visible. Ceci s’explique tout d’abord par le caractère essentiel de ces thématiques : la sensibilisation relève de la durabilité et de l’élargissement de l’initiative, l’alimentation répond à un besoin biologique inévitable, et la solidarité répond à une actualité de crises. Il est donc évident que ce soient ces trois thèmes qui regroupent la majorité des actions engagées. À cela s’ajoute la jeunesse de la Transition francophone, encore fortement influencée par les propositions d’activités présentes dans le *Transition Handbook* et l’exemple de Totnes, véhiculés au sein du réseau. Le besoin de visibilité de l’initiative accélère le passage à l’action, et la relative reproduction de ce qui s’est fait ailleurs garantit la faisabilité de l’activité. Ainsi, la logique présente de la Transition francophone semble plutôt se situer dans l’imitation que dans la création. Cet élément est à manipuler avec précaution car il ne détermine en aucun cas une tendance unanime ni définitive. Il n’est pas interdit que dans les mois et les années qui viennent les IVT se personnalisent, se *contextualiseront* en diversifiant leurs activités et leurs profils. Pour l’instant toutefois, force est de constater que ce n’est pas encore le cas.

Ainsi, pour la situation actuelle il convient de conclure qu’une certaine similitude rassemble les activités des IVT qui ne paraissent pas solidement contextualisées.

### 3.2.2.3 Difficultés rencontrées

Tableau 9 : Répartition par difficultés rencontrées

Difficultés	Manque de temps	Indifférence du public	Manque d'outils	Divergences internes	Questions d'échelle
<b>Initiatives</b>	Boucherville	Boucherville	Neder-over-Heembeek	Boucherville	Lyon
	Grez-Doiceau	Fexhe-le-Haut-Clocher	Salie-de-Béarn	Marseille	Marseille
	Neder-over-Heembeek	Grez-Doiceau			
	Trièves	Sucy-en-Brie			
		Trièves			
<b>Total</b>	<b>4</b>	<b>5</b>	<b>2</b>	<b>2</b>	<b>2</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

Ce tableau des difficultés rencontrées par les IVT révèle une significative inégalité des bagages de chacune d'entre elles pour lancer la Transition. En effet, pour 9 IVT étudiées, 5 types de difficultés reviennent, soit plus de la moitié, sans qu'aucune ne regroupe une majorité. De plus, étant donné la jeunesse des IVT, il paraît normal que plusieurs d'entre elles n'aient pas encore identifié les obstacles à la Transition, qui se manifesteront dans le temps. L'analyse des difficultés témoigne donc d'une réelle disparité des capacités des contextes à porter la Transition, directement visibles dans les thèmes de ces obstacles et dans les profils des IVT. La contextualisation est donc bien présente, même si elle est à nuancer par la jeunesse des initiatives.

### 3.2.2.4 Liens avec les associations existantes

Tableau 10 : Liens avec les associations existantes

Lien avec les associations	Effectif ou envisagé	En débat ou refusé
<b>Initiatives</b>	Bordeaux	Gand
	Boucherville	Marseille
	Fexhe-le-Haut-Clocher	
	Grez-Doiceau	
	Lyon	
	Neder-over-Heembeek	
	Salie-de-Béarn	
	Schaerbeek	
	Sherbrooke	
	Sucy-en-Brie	
	Trièves	
	<b>Total</b>	<b>11</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

Au sujet du lien avec les associations existantes deux positions s'affichent clairement, montrant l'implication des membres dans la définition de leur initiative.

Dans une première approche, nettement majoritaire (11/13), les liens avec les associations existantes sont recherchés, même s'ils ne sont pas toujours effectifs du fait de l'indifférence ou du refus de celles-ci. Ainsi, les IVT de Boucherville, Fexhe-le-Haut-Clocher, Grez-Doiceau sont confrontées à l'indifférence des associations qui déplorent "un manque de temps des organisateurs qui sont trop occupés pour nous rencontrer. Même les gens qui pourraient nous introduire ne le veulent pas sachant combien ces personnes sont sollicitées", explique un bouchervillois. Grez-Doiceau a reçu deux réponses à la proposition de collaboration qu'elle a envoyé par courrier, expliquant que "c'est un projet intéressant, mais nous n'avons pas le temps", tandis que Fexhe-le-Haut-Clocher fait état d'une "INDIFFÉRENCE absolue !!".

À l'inverse, plusieurs autres IVT sont parvenues à établir des liens coopératifs avec les associations déjà installées. Il en va ainsi par exemple de Salie-de-Béarn qui a organisé un projection de film et un débat avec trois d'entre elles, de Neder-over-Heembeek qui soutient les nombreux engagements déjà présents dans la ville (GAC, comités de quartier), et de Schaerbeek qui est "entré en contact avec elles, et maintenant essaie de les fédérer". Boucherville et Bordeaux ont quant à elles entrepris un recensement de toutes les initiatives engagées, et le Trièves soutient fermement l'ensemble du tissu associatif présent sur son territoire, les membres de l'IVT faisant eux-même partie de plusieurs associations. L'objectif de cette approche est de prolonger le travail déjà commencé par ces associations, et souvent solidement ancré dans la localité, afin de s'intégrer harmonieusement dans un contexte pré-existant. La Transition apportera à ces actions spécialisées une vision plus large à l'échelle de la communauté.

Une IVT se distingue dans sa relation avec les associations : à Lyon, plus que collaboratrices ces dernières sont consitutives du mouvement : "nous avons tenté de monter des piliers fondateurs pendant deux ans et maintenant nous allons pouvoir lancer un groupe avec des experts métiers dans ces pôles. Ce sera la base de notre ville en transition".

À l’opposé, la deuxième approche remet en question la collaboration recherchée par les autres pour deux raisons principales. D’abord, et c’est le cas de l’IVT de Marseille où la question a fait débat au sein du groupe de pilotage<sup>50</sup>, pourquoi créer un mouvement distinct si c’est pour finalement se tourner vers les autres en cherchant la collaboration ? Mettre en place ses propres activités contribue à créer l’identité personnelle de l’initiative en marquant clairement l’espace qui la sépare des autres. C’est aussi une garantie d’indépendance puisqu’il n’est pas nécessaire de s’adapter à d’autres contraintes émanant de la collaboration, et préserve ainsi l’intégrité de l’initiative. Dans une autre optique, le choix de Gand de se tenir en marge des associations est la prolongation de son positionnement sur la question de la critique du système par l’intérieur ou par l’extérieur que j’ai exposé plus haut. L’équipe gantoise ayant choisit la deuxième solution, “il n’y a pas de cadre formel auquel les ASBL potentiellement partenaires pourraient se référer”. Ainsi, cette posture de non-collaboration, tant pour Marseille que pour Gand, témoigne d’une réelle appropriation de la Transition au travers des convictions personnelles des membres, qui sont directement les décideurs de leur initiative.

Ce qui marque la contextualisation pour cet indicateur, c’est autant l’essence même de ces deux conceptions que leur co-existence, gage d’un travail de reconstruction locale d’une proposition étrangère. Ici encore c’est donc le contexte, par le biais des individus, qui dessine.

### 3.2.2.5 Liens avec les autorités politiques locales

Tableau 11 : Liens avec les autorités politiques locales

Lien avec les autorités politiques	Effectif	Envisagé	En débat ou refusé
<b>Initiatives</b>	Boucherville	Bordeaux	Fexhe-le-Haut-Clocher
	Lyon	Grez-Doiceau	Gand
	Neder-over-Heembeek	Marseille	
	Salie-en-Béarn	Schaerbeek	
	Sucy-en-Brie	Sherbrooke	
	Trièves		
<b>Total</b>	<b>6</b>	<b>4</b>	<b>3</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

Ici ce sont les mêmes considérations que l’indicateur précédent : soit on estime que les autorités politiques font partie du contexte donc on collabore ou on l’envisage pour plus tard, soit on choisit de s’écarter de ce qu’on remet en cause. Cependant, la séparation entre “Effectif” et “Envisagé” indique une troisième position plus nuancée. En effet la création de liens avec la scène politique peut dans un premier temps être refusée pour conserver la neutralité de la

<sup>50</sup> Toutefois les liens n’ont pas été coupés et finalement l’option choisie a été celle de la collaboration. Mais le débat qui a eu lieu au sein du groupe est représentatif d’une approche toute aussi intéressante, que je souhaite présenter dans le cadre de cette deuxième approche.

Transition. Le cas de Boucherville est ici représentatif car la demande de collaboration est venue spontanément des autorités, mais les membres ont refusé en expliquant que “nous respectons le principe de garder l’initiative citoyenne et apolitique”. Puis ils rajoutent “nous avons par contre un accès relativement facile à des locaux et une oreille très attentive à nos idées”. Ce n’est donc pas un refus de collaboration qui se manifeste ici mais bien plutôt le refus d’une reprise du mouvement par les acteurs politiques, ce qui va exactement dans le sens des mots d’Hopkins lorsqu’il écrit “le rôle que nous attribuons aux autorités locales est de nous soutenir mais non de nous conduire”<sup>51</sup>.

À l’instar des indicateurs précédents, il y a ici aussi une pluralité des points de vue qui exprime la réappropriation locale de la proposition d’Hopkins.

### 3.2.2.6 Modalité de référence à la théorie d’Hopkins

Tableau 12 : Modalités de référence à Hopkins

Modalité de référence	Prescriptive	Suggestive
<b>Initiatives</b>	Sherbrooke	Bordeaux
		Boucherville
		Fexhe-le-Haut-Clocher
		Gand
		Grez-Doiceau
		Lyon
		Marseille
		Neder-over-Heembeek
		Salie-en-Béarn
		Schaerbeek
		Sucy-en-Brie
	Trièves	
<b>Total</b>	<b>1</b>	<b>12</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

Cet indicateur parle de lui-même : à la quasi unanimité (12 sur 13) les IVT considèrent le travail d’Hopkins comme une source d’inspiration et s’y réfèrent de manière suggestive. À Bordeaux on s’en sert “comme support”, à Boucherville c’est “une source d’inspiration car le contexte de notre localité semble différent de celui de Totnes”, à Fexhe-le-Haut-Clocher “il faut *adapter* une technique à des données spécifiques”, à Gand on souhaite que ce soient “des mécanismes sociologiques et non structurels qui pilotent le mouvement”, à Grez-Doiceau on se réfère à la méthodologie car “elle est très ouverte et n’a pas de rigidité, d’autant plus que c’est dans l’idée même de la permaculture d’aller vers la diversité et la localisation”, et à Lyon la personne interrogée “ne suit pas du tout au pied de la lettre les réflexions d’Hopkins. Je crois que

<sup>51</sup> Hopkins trouver le lieu (site francophone ?)

le mouvement en transition est plus profond et doit s'adapter aux personnes et aux paysages". De la même manière Marseille s'interroge sur "l'application du modèle d'Hopkins dans un quartier déjà sensibilisé et au coeur d'une grande ville", à Neder-over-Heembeek l'interrogée "n'a lu que quelques articles au sujet d'Hopkins et de la Transition", à Salie-en-Béarn "il n'existe pas un abécédaire pour agir car il faut décider localement", tandis qu'à Schaerbeek on "pioche des idées chez Hopkins mais le livre n'a été lu qu'en diagonale". Enfin, pour terminer, Sucy-en-Brie parle de "source d'inspiration" et dans le Trièves "il n'existe pas de réponse toute faite et c'est à nous de la trouver ensemble".

Il n'y a donc qu'une seule IVT qui suive plus rigoureusement la méthodologie d'Hopkins, celle de Sherbrooke : "nous en restons assez près pour l'instant". Néanmoins la personne contactée mentionne que la question fait débat car "certains membres des groupes sont plus près de la méthode des Villes en Transition et d'autres la prennent comme inspiration". La position suivie actuellement est toutefois celle d'une application plus rigide des douze étapes.

Ainsi il est incontestable que pour ceux qui agissent aujourd'hui, le travail d'Hopkins relève de la proposition, donc à caractère suggestif et non prescriptif. C'est en tout état de cause un préalable essentiel qui ouvre à la contextualisation.

### 3.2.2.7 Lecture du *Transition Handbook*

Tableau 13 : Lecture du *Transition Handbook* de Rob Hopkins

<b>Lecture du <i>Transition Handbook</i></b>	<b>Oui</b>	<b>Non</b>
<b>Initiatives</b>	Boucherville	Bordeaux
	Gand	Fexhe-le-Haut-Clocher
	Grez-Doiceau	Marseille
	Lyon	Neder-over-Heembeek
	Salie-de-Béarn	Schaerbeek
	Sherbrooke	
	Trièves	
<b>Total</b>	<b>7</b>	<b>5</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

En écho à l'indicateur précédent, il s'avère ici que la lecture du livre d'Hopkins, principale source théorique sur la Transition, n'est pas systématique pour toutes les IVT. La relative égalité entre le "Oui" (7) et le "Non" (5) confirme la distance régulièrement prise avec le cadre théorique : ce sont donc bien les participants qui sont au centre de la décision.



### 3.2.2.8 Connaissance de l'étape atteinte parmi les 12 étapes d'Hopkins

Tableau 14 : Connaissance de l'étape atteinte parmi les 12 étapes d'Hopkins

Connaissance de l'étape atteinte	Oui, numéro	Non
<b>Initiatives</b>	Bordeaux, 3	Fexhe-le-Haut-Clocher
	Boucherville, 1	Marseille
	Gand, 1	Neder-over-Heembeek
	Grez-Doiceau, 3	Schaerbeek
	Lyon, 1	Sucy-en-Brie
	Salie-de-Béarn	
<b>Total</b>	<b>6</b>	<b>5</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

À son tour cet indicateur confirme celui de la modalité de référence à Hopkins : le numéro de l'étape atteinte n'est pas su par tous. À titre d'exemple la personne de Fexhe-le-Haut-Clocher répond "Ah, il y a 12 étapes ? Pas au courant, milles excuses". Il y a donc bien, dans la pratique, une grande distance prise avec la méthodologie d'Hopkins et qui témoigne encore une fois que ce sont les membres de chaque IVT qui définissent leur mouvement et non une logique *top-down* interne.

### 3.2.2.9 Connaissances en permaculture

Tableau 15 : Connaissances en permaculture

Connaissances en permaculture	Oui	Non
<b>Initiatives</b>	Gand	Neder-over-Heembeek
	Grez-Doiceau	
	Lyon	
	Marseille	
	Salie-de-Béarn	
	Schaerbeek	
	Sherbrooke	
	Trièves	
<b>Total</b>	<b>8</b>	<b>1</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

Comme cela a été vu précédemment, la permaculture est un des éléments à l'origine de la contextualisation, et le fait d'avoir des connaissances à ce sujet est donc nécessairement un gage d'une conception de la Transition allant dans ce sens. Le fait que sur 9 IVT 8 soient composées

d’au moins une personne connaissant la permaculture est donc un élément en faveur de la contextualisation, en ce sens qu’il la rend possible.

### 3.2.3 Conclusion

Tableau 16 : Répartition des indicateurs en fonction de leur effet sur la contextualisation

Contextualisation	Oui	Non
Indicateurs	Organisation du groupe de pilotage	Activités réalisées/projetées
	Difficultés rencontrées	
	Liens avec les associations existantes	
	Liens avec les autorités politiques locales	
	Modalité de référence à Hopkins	
	Lecture du <i>Transition Handbook</i>	
	Connaissance de l’étape atteinte sur les 12	
	Connaissances en permaculture	
<b>Total</b>	<b>8</b>	<b>1</b>

Source : tableau établi à partir des résultats de mon enquête

L’analyse de ces neuf indicateurs témoigne d’une nette contextualisation de la Transition dans chaque IVT, un seul d’entre eux n’en attestant pas. Il apparaît ainsi que les IVT ont en mains, consciemment, les outils pour la réappropriation locale du cadre théorique général proposé par Hopkins. Car c’est bien d’une proposition dont il s’agit, la quasi unanimité de la conception suggestive du travail de ce dernier en étant la preuve la plus évidente. Les autres indicateurs révèlent plus subtilement diverses approches de l’initiative et le rôle constructif de chaque contexte au travers de ses acteurs. Du refus d’institutionnalisation gantois à la collaboration bouchervilloise avec les autorités politiques les chemins empruntés sont variés.

Cependant, un indicateur, et non des moindres, vient nuancer le tableau de la contextualisation. Les activités mises en place, fort semblables, font état d’une redondance entre les IVT et d’une inter-influence. Ainsi, au cœur de la Transition, la contextualisation semble finalement incomplète. Pourtant, il ne faudrait pas la confondre avec une contextualisation effacée. L’ensemble des huit autres indicateurs montre en effet qu’elle est souhaitée presque systématiquement (12 fois sur 13, cette dernière étant en débat) et qu’elle est pratiquée tant dans l’organisation de l’initiative (groupe de pilotage) que dans son travail (liens avec les associations et les autorités politiques, et difficultés rencontrées). Conclure à une absence de contextualisation au seul constat d’activités trop semblables serait une analyse bien trop raccourcie. La similitude des activités engagées s’explique plutôt par la nature même de la Transition, qui en appelant à la réflexion critique sur le modèle sociétal actuel demande un difficile exercice de déconstruction de ce modèle qui nous façonne, pour réinventer autre chose. Or, c’est un processus qui se passe dans le *temps*. Aussi la jeunesse des IVT francophones permet d’affirmer que cette contextualisation incomplète n’est pas due à un manque de volonté ou de compétences, mais plutôt à un manque de temps. C’est exactement le constat qui est fait par un membre de l’IVT de Boucherville lorsqu’il explique que “ l’acquisition et l’assimilation de ces matières que sont le pic pétrolier et la fin des

énergies facilement accessibles, et surtout, leurs conséquences sur le système économique mondial et notre société industrialisée, ne semblent pas être à la portée de tous. L'idée de la fragilité de tout cet édifice semble difficile à porter pour plusieurs. En sortant des réunions la vie extérieure redevient un leurre puissant". D'une manière plus nuancée, je dirais que la faible contextualisation des activités des IVT témoigne de la situation de chacune d'entre elles sur le chemin de la Transition ; elles n'en sont qu'au début et ce n'est que progressivement qu'elles pourront se dessiner, se définir, se contextualiser.

## **IV. CONCLUSION**

Dans l'introduction de ce travail, je présentais la Transition comme une culture. Il me semble désormais qu'elle est bien plus dense que je ne l'imaginai. C'est une série de mots qu'il faut réunir et de concepts qu'il faut expliquer pour la décrire. Pêle-mêle, cela donne : résilience, vision positive, relocalisation, permaculture, intégration, pic pétrolier, Kinsale et Totnes, douze étapes, communautés, transition, *The Transition Handbook*, changement climatique, Rob Hopkins, initiatives, diversité... Il y a donc bien une *vision* de la Transition plus épaisse que le mot en lui-même. Une culture, assurément, ou tout au moins son projet.

Mais qu'en est-il du risque ethnocentriste ? Finalement, la contextualisation que j'entrevois au début de ce travail était-elle un leurre ? Et si non, comment parvient-elle à briser les certitudes ethnocentristes ? La réponse vient en deux temps.

Dans le cadre théorique tout d'abord, j'ai montré comment Hopkins place la contextualisation au centre de sa proposition. Car une société résiliente ne peut que s'enraciner dans un territoire, dans une communauté, dans un contexte, elle doit être un projet de communauté pour la communauté, au risque sinon d'être un échec. L'échelle locale étant intrinsèque à la résilience, le citoyen étant le premier bâtisseur de la Transition, et la Transition étant littéralement un mouvement, chaque élément du contexte se voit offrir un rôle influent dans ce déplacement. C'est cette absence de définition pré-conçue qui permet que la Transition soit sans cesse dessinée par le cadre dans lequel elle s'insère et d'où elle provient : le territoire et la communauté. L'intervention de Rob Hopkins, qui vient proposer son expérience vécue à Kinsale puis Totnes, relève ainsi du partage plutôt que de l'ordre. Si l'initiateur lui-même se retire de son travail pour le continuer *avec* la communauté, alors comment ne pourrait-il pas y avoir de contextualisation ? En ancrant la Transition dans un territoire par la relocalisation et la résilience, en la déposant dans les mains de la communauté quand il l'appelle à être actrice et destinataire, puis en se retirant lui-même dans sa communauté en donnant un caractère suggestif à son travail, il est certain qu'Hopkins crée les conditions idéales pour que la contextualisation ait lieu.

Dans la pratique désormais, ce message est-il compris par ceux qui, séduits par la Transition, tentent de la suivre ? Ici aussi la réponse est à l'affirmative, et cela se voit au travers des multiples profils pris, ou envisagés, par les initiatives locales. Entre ceux qui tablent sur la coopération avec les associations pour renforcer un contexte existant et ceux qui préfèrent la démarcation pour susciter le questionnement, les approches de la Transition sont nombreuses. Pour être juste, il faudrait d'ailleurs parler de Transitions au pluriel et non d'une Transition au singulier. L'analyse empirique a en effet révélé l'éclectisme de l'initiative des Villes en Transition, autrement dit son hétérogénéité qui témoigne de la variété des contextes dont elle est issue. Le seul élément qui, au premier abord, allait en sens inverse, s'explique plutôt par la jeunesse du mouvement que par son uniformité. Les activités mises en place sont en effet sensiblement homogènes mais cela se comprend dès lors qu'on regarde l'âge des initiatives : entre deux ans et quelques mois. Or, la Transition n'étant pas un processus d'imitation mais une invention, il paraît normal qu'en une seule année elles n'aient pu significativement se détacher de leur origine commune. Du reste, tous les éléments d'une contextualisation sont déjà pratiqués au sein de ces mêmes initiatives, l'exemple le plus probant étant qu'à la quasi unanimité (12/13) elles considèrent toutes le travail d'Hopkins comme "une source d'inspiration". Il est donc

possible d'affirmer qu'à la suite de l'analyse du cadre théorique de la Transition, l'analyse de ses mise en pratique amène à la conclusion similaire d'un mouvement qui est contextualisé.

Ainsi, pour répondre clairement à la question de recherche posée au départ, l'initiative des Villes en Transition autorise, et pratique, la contextualisation. Les outils sont là et pour l'instant ils sont utilisés de la sorte par ceux qui agissent. Cependant, la limite de cette analyse c'est qu'elle étudie un mouvement qui finalement en est à ses balbutiements. Qu'en sera-t-il, dans cinq ans, de la volonté de contextualisation des Initiateurs de Transition ? Comment pourrait-on être certain que cette volonté perdurera au delà du moment enthousiasmant de la naissance, une fois que les groupes de pilotage se seront dissous, que d'autres auront pris le relais, et que l'idée de Transition se sera vulgarisée en perdant peut-être certaines de ses subtilités ? Car la nécessité de contextualisation contenue dans la théorie est certes vérifiée mais relève de l'implicite plutôt que de l'explicite, et l'accent n'est pas (encore?) mis sur cette question du risque ethnocentriste. Aussi une étude régulière sur le sujet de la contextualisation permettrait d'insister sur cette question pour que ceux qui agissent continuent à y être attentifs.

Cette question de l'inscription de la contextualisation de la Transition dans l'espace et le temps s'ouvre à présent vers une deuxième dimension, non explorée dans ce travail : quelle Transition envisager en dehors de la sphère occidentale ? En effet, puisque la Transition entend répondre aux défis pétroliers et climatiques qui se posent à l'ensemble de la planète elle n'a de sens que si elle sort de ses frontières. Une Transition africaine n'est donc pas souhaitable mais nécessaire. Cependant, la contextualisation telle qu'elle est présente dans le mouvement d'Hopkins est-elle suffisante pour permettre sa réappropriation par des communautés africaines, asiatiques, amérindiennes radicalement différentes ? Peuvent-elles s'approprier la Transition sans risquer de perdre une partie de leur identité ? Quelle alternative envisager pour la Transition entre s'étendre et détruire, ou s'étendre et se détruire ?

Enfin, la question de la Transition comme culture et issue d'une culture appelle une autre réflexion : dans notre système internationalisé, les changements qu'elle propose pour les sociétés occidentales auront directement des conséquences sur les sociétés dites "du Sud", car le "Nord" et le "Sud" ne sont pas aussi distincts qu'on aime à le croire. La transformation de l'un ne se fera pas sans la transformation de l'autre. Aussi, ne risque-t-on pas un re-surgissement de la posture ethnocentriste si l'on n'intègre pas les voix du "Sud" dans la Transition ? Si, encore une fois, on décide à leur place que la Transition est salutaire pour eux aussi ? Appeler dès à présent le Sud pour qu'il participe pleinement au chantier de la Transition, n'est-ce pas un autre moyen pour contourner l'ethnocentrisme ?

## BIBLIOGRAPHIE

BARBIÉ, O., *Permaculture et agriculture soutenable*, Houille (France), Institut Technique de l'Agriculture Naturelle, 2007.

BASSET, F., BAUDELET, L., & LE ROY, A., *Jardins Partagés : utopie, écologie, conseils pratiques*, Saint-Etienne (France), Terre Vivante, 2008.

BOWN, M-J., & H., SNEL, *Permaculture, le véritable développement durable*, (film), Allemagne, Crystal Lake Video, 2001.

BRANGWYN, B., & HOPKINS, R., *Guide des Initiatives de Transition : comment mettre en oeuvre la Transition d'une commune, d'un quartier, d'une ville, d'un village et même d'une île*, Totnes, Transition Network, 2008.

BROCORENS, P., *Pic du pétrole et du gaz. Le déclin des ressources pétrolières et gazières après leur pic de production est un défi sans précédent. Préparons-nous*, Mons, Faculté des Sciences, 2007.

COCHET, Y., "Vers la pétro-apocalypse", *Le Monde*, Paris, Édition du 01-04-04.

CRUZ, S., & OSENTOWSKI, J., *What is Permaculture ?*, Basalt (Etats-Unis), Central Rocky Mountain Permaculture Institute, 2010.

DAVID, M., *Guide des Initiatives de Transition*, Forum Objectif Résilience, <http://groups.google.fr/group/objectif-resilience>, 2008.  
(en ligne : <http://groups.google.fr/group/objectif-resilience/web/traduction-transition-initiative-primer>)

ENVIRONMENTAL NEWS SERVICE, *New York Tallies Its Greenhouse Gas Emissions*, Washington, ENS, 2007.

FISHER, M., *Le Mouvement des Villes en Transition*, (film), Paris, émission Yourope, Arte Vidéo, diffusée le 28 mars 2010.  
(en ligne sur : <http://videos.arte.tv/fr/videos/programmes>)

FUKUOKA, M., *La Révolution d'un seul brin de paille : une introduction à l'agriculture sauvage*, Paris, Guy Trédaniel, 2009.

GELPKE, B., & McCORMACK, R., *Cruel sera le réveil : le crash pétrolier*, (film), Lava Productions AG, Zurich, 2006.

GERBER, V., "Murray Bookchin, l'écologie de la liberté", *La Revue Durable*, Fribourg, n°38, p. 67-69, 2010.

- GREENE, G., *The End of Suburbia : Oils Depletion and the Collapse of American Dream*, (film), Toronto, The Electric Wallpaper Co [ca], 2004.
- HEINBERG, R., *Pétrole la fête est finie ! Avenir des sociétés industrielles après le pic pétrolier*, Paris, Demi-Lune, 2008.
- HEMBIZE, S., *(re)localisation, (ré)appropriation, (ré)enchantement*, (mémoire), Bruxelles, Institut d'architecture Saint-Luc, 2010.
- HIRSCH, R-L., *Peaking of world oil production : impacts, mitigation & risk management*, Washington, US Department of Energy, 2005.
- HOPKINS, R., *The Transition Handbook*, Totnes, Green Books, 2009.
- HOPKINS, R., *Kinsale 2021 : An Energy Descent Action Plan*, Kinsale, Kinsale Further Education College, 2005.
- ILLICH, I., *Libérer l'avenir*, in *Oeuvres complètes*, Paris, Fayard, 2004.
- ILLICH, I., *Énergie et Équité*, in *Oeuvres complètes*, Paris, Fayard, 2004.
- JAKSON, T., *Prosperité sans croissance, la transition vers une économie durable*, Bruxelles, De Boeck, 2010.
- JANCOVICI, J-M., *L'avenir climatique : quel temps ferons-nous demain ?*, Paris, Seuil, 2002.
- JANCOVICI, J-M., *Énergie et climat, la fin de l'âge d'or*, conférence pour SPIE, Paris, 2008.  
(en ligne sur :  
[http://storage02.brainsonic.com/customers2/entrecom/20080227\\_Spie/session\\_1\\_fr\\_new/files/index.html](http://storage02.brainsonic.com/customers2/entrecom/20080227_Spie/session_1_fr_new/files/index.html))
- LA LIGNE D'HORIZON (Collectif), *Défaire le développement, refaire le monde*, Paris, Parangon, 2003.
- LA REVUE DURABLE, dossier *Energie : les territoires sur la voie de la transition*, n°38, p. 15-57, 2010.
- LABIE, M., & R., WALLNER, *Ferme Pilote à Marsac*, Marsac, Développement Agricole et Rural, 2005.
- LAMBERT, L., *Slow Food : où en est l'agriculture wallonne ?*, Bruxelles, Etopia, 2007.
- LATOUCHE, S., *L'occidentalisation du monde*, Paris, La Découverte, 2008.
- LATOUCHE, S., *Survivre au développement*, Paris, Mille et Une Nuits, 2009.



LEMAIRE, J., *Où est l'amour dans la palmeraie ?*, (film), Bruxelles, Iota Production, 2006.

LEVI-STRAUSS, C., *Race et Histoire*, Mayenne, Denoël, 1986.

LEVI-STRAUSS, C., *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 2009.

LISCIA, G., *Pour en finir avec la critique de l'aide au développement. Esquisse des courants actuels*, Paris, IFRI, 2010.

MAGNACCA, R., *Main Verte contre Machine noire, une critique de l'agriculture et du système alimentaire modernes et la recherche d'une alternative à travers le concept de Permaculture*, (mémoire), Poisy, École Supérieure Européenne-Université Jean Moulin Lyon 3, 2004.

NAHAVANDY, F., *Du développement à la globalisation- Histoire d'une stigmatisation*, Bruxelles, Bruylant, 2005.

ONKELINX, M., *Rapport des Auditions de représentants de la Conférence permanente sur le développement territorial (CPDT) et des Amis de la Terre*, Namur, Comité des Pics de Pétrole et de Gaz – Parlement Wallon, 1-04-2010.

(en ligne : [http://www.parlement-wallon.be/content/default.php?p=pod&id\\_ag=7132&pl=q#2](http://www.parlement-wallon.be/content/default.php?p=pod&id_ag=7132&pl=q#2))

PACHAURI, R-K., & A., REISINGER, *GIEC 2007 : Bilan 2007 des changements climatiques. Contributions des Groupes de Travail I, II et III au Quatrième Rapport d'évaluation du Groupe d'Experts Intergouvernemental sur l'évolution du climat*, Genève, GIEC, 2007.

PAENHUYZEN, V., "Totnes-Villes en Transition : des projets de jardins partagés et de vergers publics", dans *Saluterre*, n° 103, p. 9-10, 2009.

PAENHUYZEN, V., "Le mouvement des Villes en Transition en plein essor", dans *Saluterre*, n°104, p. 20, 2009.

QUIVY, R. & L. VAN CAMPENHOUDT, *Manuel de recherches en sciences sociales*, Paris, Dunod, 2006.

RABHI, P., *La part du colibri : l'espèce humaine face à son devenir*, Paris, Éditions de l'Aube, 2006.

RIST, G., *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de Science Po, 2007.

ROBERFROID, M., "Résilience, Villes en Transition et simplicité volontaire", dans *Saluterre*, n°104, p. 19, 2009.

SEMAL, L., & M, SZUBA, "Les Transition Towns : résilience, relocalisation et catastrophisme éclairé", dans *Entropia*, n°7, p. 178-188, 2009.

SEMAL, L., & M., SZUBA, "Villes vers la sobriété", dans *S!lence*, n° 365, p. 5-18, 2009.

SEYFANG, G., *Les Germes d'un avenir soutenable - l'enquête 2009 sur le mouvement de la Transition au Royaume-Uni*, (working paper), Norwich, University of East Anglia, 2009.

SMITH & WASTON, *In Transition, from oil dependency to local resilience*, (film), Londres, Transition Network, 2009.

STEGASSY, R., *La Permaculture dans le Limousin*, Paris, émission Terre à Terre, France Culture, 28/04/2007.

(en ligne : <http://terreaterre.ww7.be/la-permaculture-dans-le-limousin.html>)

STEGASSY, R., *Transition Towns à Bristol*, Paris, émission Terre à Terre, France-Culture, 26/12/2009 et 02/01/2010.

(en ligne : <http://terreaterre.ww7.be/transition-towns-a-bristol-1.html>, et <http://terreaterre.ww7.be/transition-towns-a-bristol-2.html>).

TESSON, S., *L'Or Noir des steppes, Voyage aux sources de l'énergie*, Paris, Arthaud, 2007.

### **Sites internet :**

ASPO Belgique  
<http://www.aspo.be/>

Les Amis de la Terre Belgique  
<http://www.amisdelaterre.be/>

GIEC  
[http://www.ipcc.ch/home\\_languages\\_main\\_french.htm](http://www.ipcc.ch/home_languages_main_french.htm)

Google Groupe Objectif Résilience  
<http://groups.google.fr/group/objectif-resilience?lnk=srg&hl=fr&ie=UTF-8>

Portail francophone sur la Permaculture  
<http://permaculturefrancophone.org/>

ROCADe (Réseau des Objecteurs de Croissance pour l'Après-Développement) :  
<http://www.apres-developpement.org/accueil/index.php>

Transition Culture :  
<http://transitionculture.org/>

Villes en Transition :  
<http://villesentransition.net/>

### **Initiatives de Transition :**

Boucherville  
<http://bouchervilleentransition.org/>

Gand  
<http://www.gent.transitie.be/>

Grez-Doiceau  
<http://www.grezentransition.be/>

Salie-de-Béarn  
[http://www.villesentransition.net/salies\\_de\\_bearn](http://www.villesentransition.net/salies_de_bearn)

Sucy-en-Brie  
[http://villesentransition.net/sucy\\_en\\_brie](http://villesentransition.net/sucy_en_brie)

Trièves Après Pétrole  
<http://aprespetrole.unblog.fr/>

## **ANNEXES**

## 1. Le pic pétrolier

Le pic pétrolier est un ensemble de théories scientifiques à propos des ressources pétrolières de la planète qui prévoient que nous atteindrons, dans un futur proche, le maximum de notre potentiel d'extraction du pétrole à bas prix.

Historiquement, ces théories se basent sur les travaux du géophysicien américain Marion King Hubbert, qui en 1956 avait prévu que le pic de la production pétrolière des États-Unis aurait lieu entre 1966 et 1972 : il a eu lieu en 1970<sup>52</sup>. Le point central des études d'Hubbert est sa démonstration de la forme en cloche de la courbe du taux d'extraction de pétrole d'un gisement, rendant incontournable le passage par un pic avant une descente progressive. Il explique ainsi que "la partie la plus accessible et la moins coûteuse à extraire de la ressource est épuisée en premier, si bien que lorsqu'environ la moitié en a été produite, la vitesse à laquelle l'extraction peut se poursuivre va diminuer".<sup>53</sup> Le pic est donc atteint lorsque la moitié de la quantité totale de pétrole dans le champ a été extraite, car dès lors, le coût financier et énergétique de son extraction sera supérieur aux bénéfices de même ordre qu'il engendrera. Le pic pétrolier ne se définit donc pas comme la date de l'épuisement des ressources pétrolières, mais comme le moment où la production diminuera et deviendra inférieure à la consommation, donc à la demande. Sur le même modèle, Hubbert a ensuite calculé le pic de la production mondiale, qu'il a estimé entre 1990 et 2000. Aujourd'hui, l'histoire nous a montré qu'il se trompait, mais de quelques années seulement. En effet, plusieurs géologues pétroliers ont repris et amélioré sa méthode, et "aboutissent à une fenêtre de probabilité d'arrivée du pic située entre 2005 et 2013"<sup>54</sup>. Le plus connu d'entre eux est certainement Colin J. Campbell, fondateur de l'*Association for the Study of Peak Oil and Gas* (ASPO), mais on peut aussi citer Matthew Simmons, qui fut conseiller du vice-président américain Dick Cheney pour l'Énergie, en 2001, Jean Laherrère, géologue et géophysicien français membre fondateur de l'ASPO, et, pour la Belgique, Patrick Brocorens, chimiste à l'Université de Mons et fondateur de l'ASPO Belgique. Dans un document écrit en 2007<sup>55</sup>, ce dernier montre que le sommet de la cloche a été passé et que la production des champs connus a déjà commencé à diminuer : "la production mondiale de pétrole et de gaz des champs existants décline à un taux moyen de 4 à 6% par an, alors que la demande en ces combustibles fossiles augmente de 1 à 2% par an". Ainsi, pour combler à la fois l'augmentation de la demande mondiale et la diminution de la production il est nécessaire de découvrir de nouveaux champs pétroliers. "La tâche est énorme, puisque entre 2003 et 2015, l'industrie pétrolière devra trouver, développer et produire un volume nouveau de pétrole et de gaz égal à 80 % de la production de pétrole de l'année 2003." Or, "entre 2001 et 2005, la production d'hydrocarbures liquides a baissé de 5,3% pour Shell, de 17,4% pour Repsol, et de 14,8% pour Chevron. [...] Sur les 48 principaux pays producteurs de pétrole, 33 sont en déclin confirmé, et ni des prix élevés du pétrole, ni les avancées technologiques n'ont jamais permis de stopper le déclin et de relancer la croissance de la production une fois le pic franchi, que ce soit aux États-Unis, en Mer du Nord, ou dans n'importe quel autre pays." De plus, toujours selon M. Brocorens, le constat est exactement le même pour les trois champs "super géants" qui fournissent actuellement environ 30 % de la

---

<sup>52</sup> Heinberg, 2008, p. 130.

<sup>53</sup> Heinberg, 2008, p. 146.

<sup>54</sup> Heinberg, 2008, p. 150.

<sup>55</sup> Brocorens, 2007.

production pétrolière mondiale, dont le déclin a été reconnu officiellement en 2006 (Koweït, Mexique, Arabie Saoudite).

Pour compléter ce bref résumé des théories du “pic d’Hubbert”, il convient de présenter l’analyse du pic des découvertes qui, par la force des choses, intervient nécessairement avant celui de la production. À la différence de ce dernier, le pic des découvertes est le moment à partir duquel on ne découvre plus de nouveau gisement pétroliers. Aujourd’hui tout le monde s’accorde pour dire qu’à l’échelle de l’histoire mondiale il a eu lieu dans les années 60, et que depuis, comme l’explique Jean-Marc Jancovici, “il y a une décroissance soutenue des découvertes de pétrole dans le monde”<sup>56</sup>. À titre d’exemple, les récentes découvertes des champs de pétrole pourtant immenses du Kazakhstan et du Brésil dans les années 2000 ne représentent que respectivement 1 et 3 % des réserves mondiales<sup>57</sup>. Ce qui signifie que le stock de pétrole dont nous disposons correspond uniquement à l’exploitation des champs déjà connus (pour la plus grande majorité au Moyen-Orient), qui, nous venons de le voir, ne suffiront pas à satisfaire la demande mondiale.

Cette anticipation de l’avenir pétrolier n’est cependant pas partagée par l’entière des spécialistes, et il convient ici d’en retranscrire la principale critique, formulée par Bjorn Lomborg, professeur associé de science politique à l’Université d’Aarhus au Danemark. Il développe trois arguments majeurs, dont le premier réfute le caractère limité des ressources pétrolières, “l’idée étant que le pétrole ne proviendra pas seulement des ressources que nous connaissons déjà, mais également de nombreuses sources que nous ne connaissons pas encore.”<sup>58</sup> Dans un deuxième temps, il explique que “nous avons recourt à de nouvelles technologies pour extraire toujours davantage de pétrole des champs connus, nous améliorons nos techniques pour en découvrir de nouveaux et nous pouvons commencer à en développer certains qui étaient auparavant trop coûteux ou difficiles à exploiter”<sup>59</sup>. Et pour finir, “nous ne demandons pas du pétrole en tant que tel, mais plutôt les services qu’il nous rend”<sup>60</sup>, et à ce titre nous pouvons donc logiquement envisager une reconversion vers les ressources non pétrolières : gaz, charbon, renouvelables, fusion, “ou encore une autre technologie à laquelle nous n’avons pas encore pensé”<sup>61</sup>. Cependant, à ces trois critiques Richard Heinberg y oppose trois contre-arguments. Tout d’abord il explique que la spéculation sur l’augmentation des ressources pétrolières est faussée par l’inexactitude des données fournies par les pays de l’OPEP, qui pour des raisons financières (accès aux prêts bancaires), politiques (image des gouvernements) et stratégiques (augmentation des quotas d’exportation) ont intérêt à gonfler leurs chiffres. Ensuite, il montre que d’une part l’amélioration des techniques d’extraction “ne repoussent généralement pas le pic de production d’un quelconque champ : elles en allongent simplement la durée de production dans le temps”<sup>62</sup>, et d’autre part “la technologie intervient rarement sans coût supplémentaire”<sup>63</sup> : la complexification des technologies d’extraction augmente leur consommation énergétique (pétrolière) et donc diminue la quantité réelle d’énergie produite. Enfin, le dernier argument

---

<sup>56</sup> Jancovici, 2008.

<sup>57</sup> Jancovici, 2008

<sup>58</sup> Heinberg, 2008, p. 159.

<sup>59</sup> Heinberg, 2008, p. 159.

<sup>60</sup> Heinberg, 2008, p. 159.

<sup>61</sup> Heinberg, 2008, p. 159.

<sup>62</sup> Heinberg, 2008, p. 162.

<sup>63</sup> Heinberg, 2008, p. 162.

d'Heinberg mérite un examen plus approfondi car d'une part il va à l'encontre des messages environnementalistes actuels, et d'autre part il constitue un des fondements de la pensée d'Hopkins, et donc des Villes en Transition.

Lombrog assure que le pétrole comme source d'énergie pourra facilement être substitué par une autre ressource. Or, c'est l'objet de la quatrième partie du livre d'Heinberg, intitulée explicitement "*Sources d'énergie non-pétrolières : la fête peut-elle durer ?*"<sup>64</sup>, et où il s'attache à montrer les limites des sources d'énergie suivantes : gaz naturel, charbon, nucléaire, éolien, solaire, hydrogène, hydroélectricité, géothermie, marées, houle, biomasse et agro-carburants, fusion, énergie libre et conservation. Aucune d'entre elle ne possède en effet la totalité des caractéristiques du pétrole qui lui ont permis d'être si bon marché : très forte densité énergétique, facilité d'extraction, de transport, et polyvalence dans les utilisations postérieures. En règle générale, ces sources non pétrolières ont donc un rendement énergétique net faible car leur coût de production est plus élevé que leurs bénéfices, nécessitent une restructuration des réseaux de énergétiques (production, stockage, transport, utilisation) des sociétés qui sont aujourd'hui adaptées principalement au pétrole, ne sont pas adaptées à la totalité des usages actuels du pétrole (agriculture, transports aériens...), ne sont pas renouvelables, sont polluantes<sup>65</sup>... Dès lors, la logique de cette analyse nous amène à constater l'impossibilité de poursuivre notre consommation actuelle d'énergie en dehors du pétrole. Et de conclure, que "même en s'engageant pleinement dans un processus visant à une transition vers les renouvelables et l'hydrogène, les sociétés industrielles devront endurer des changements drastiques suite à la réduction inévitable et conséquente de l'énergie disponible"<sup>66</sup>.

En conclusion, si l'on suit la pensée d'Heinberg et des autres géologues et climatologues, la conclusion est évidente : le seul moyen de répondre au pic pétrolier est de diminuer notre dépendance au pétrole, et donc notre consommation d'énergie puisque nous avons vu plus haut qu'aucune autre source d'énergie n'est capable de nous permettre de prolonger indéfiniment notre mode de vie.

## **2. Le changement climatique**

Sur-médiatisé par rapport au pic pétrolier, le changement climatique mérite que l'on s'y arrête afin d'exposer clairement l'interprétation qu'en fait Rob Hopkins, et qui tient une place de choix dans l'histoire et la raison d'être des Villes en Transition. Pour ce dernier, effectivement, le changement climatique est inévitable et d'ores et déjà une réalité : "le climat se réchauffe indéniablement : il n'y a aucun doute à propos de ça. Je n'ai pas besoin de graphiques, de tableaux ni d'aucun document scientifique pour m'en convaincre. Rien qu'à travers ma propre vie, j'ai vu un changement"<sup>67</sup>.

---

<sup>64</sup> Heinberg, 2008, p. 179.

<sup>65</sup> Heinberg, 2008, pp. 180-238.

<sup>66</sup> Heinberg, 2008, p. 237.

<sup>67</sup> Hopkins, 2009, p. 30. Traduction par l'auteur.

Pour étudier plus en profondeur la question, il convient de se tourner vers l'organisme de référence en la matière, sur lequel Hopkins fonde en partie ses propos, de même que Jean-Marc Jancovici, expert en énergie et en réchauffement climatique, que je citerai souvent : le Groupe Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat (GIEC), créé en 1988, conjointement par l'Organisation Météorologique Mondiale (OMM) et le Programme des Nations Unies pour l'Environnement (PNUE). Son objectif est "d'expertiser l'information scientifique, technique et socio-économique qui concerne le risque de changement climatique provoqué par l'homme [...] pour éclairer le débat politique et les négociations internationales"<sup>68</sup>.

Dans son dernier rapport de synthèse publié en 2007, le GIEC définit le changement climatique comme "une variation de l'état de climat que l'on peut déceler (par exemple au moyen de tests statistiques) par des modifications de la moyenne et/ou de la variabilité de ses propriétés et qui persiste pendant une longue période, généralement pendant plusieurs décennies ou plus. Il se rapporte à tout changement du climat dans le temps, qu'il soit dû à la variabilité naturelle ou à l'activité humaine"<sup>69</sup>. Il est donc important de comprendre que les variations climatiques ne sont pas nouvelles et qu'elles sont constitutives de l'histoire de la Terre. Cependant, depuis l'industrialisation massive du XIX<sup>ème</sup> siècle les activités humaines perturbent fortement ces variations naturelles, principalement par le biais des émissions de gaz à effet de serre, dont le plus répandu d'entre eux est le dioxyde de carbone (CO<sub>2</sub>). Comme tous les autres gaz carboniques, le CO<sub>2</sub> laisse passer la lumière du soleil vers la Terre mais bloque les rayons infrarouges qui repartent vers le soleil, ce qui a pour conséquence une augmentation de la température terrestre : c'est le principe de l'effet de serre, mécanisme naturel qui rend possible la vie sur Terre. Cependant, une des caractéristiques du CO<sub>2</sub> est la durée pendant laquelle il reste dans l'atmosphère, qui se situe aux environs d'un siècle, tandis que l'autre principal gaz carbonique (la vapeur d'eau, naturelle) n'y fait que passer dans le cadre du cycle de l'eau. Autrement dit, "il y a une irréversibilité fondamentale dans la question du changement climatique. La notion de remise en état du système n'existe pas"<sup>70</sup>. Or, depuis 1957 la quantité de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère augmente chaque année de 0,4%, conséquence directe de la combustion des ressources fossiles, fruit de l'activité humaine. De plus, pour ainsi dire, le cours du CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère est parallèle à celui de l'économie : en période de forte croissance la quantité de CO<sub>2</sub> augmentera, et elle diminuera en période de récession<sup>71</sup>.

Plusieurs évolutions récentes témoignent déjà d'un début de changement, dont voici quelques exemples : une augmentation des températures de l'ordre de 0,6° entre 1900 et 2001, un réchauffement des océans et donc une augmentation de leur niveau de 3,1 millimètres par an entre 1993 et 2003, la fonte chaque année depuis 1978 de 2,3% de la calotte glaciaire, le renforcement de fréquence et de l'intensité des phénomènes météorologiques extrêmes (comme les cyclones dans l'Atlantique Nord). Tout cela a déjà eu pour conséquences la perturbation de plusieurs écosystèmes dans les deux pôles, la disparition et la menace de disparition d'espèces vivantes tels que les coraux, la diminution du pergélisol de Sibérie...<sup>72</sup>

---

<sup>68</sup> Jancovici, 2002, p. 21.

<sup>69</sup> Pauchauri & Reisinger, 2007, p. 30.

<sup>70</sup> Jancovici, 2008.

<sup>71</sup> Jancovici, 2002, p. 46.

<sup>72</sup> Pauchauri & Reisinger, 2007, pp. 30-33.



Ensuite, les scientifiques ont dressé plusieurs scénarii pour l'avenir, selon les différentes possibilités d'évolution mondiale de la démographie, de la technologie et de la croissance économique, chaque évolution ayant des conséquences différentes sur le climat futur. Ils vont de la catastrophe (pays submergés, catastrophes naturelles, mortalité exponentielle, guerres...) à l'optimisme (atténuation des changements climatiques par une diminution des émissions de CO<sub>2</sub>). Il est évidemment impossible, à l'heure actuelle, de savoir de quoi sera fait l'avenir, mais il est certain qu'il dépend entièrement des décisions humaines présentes et futures. À ce titre plusieurs pistes permettant d'éviter le scénario catastrophe qui résulterait d'un statu quo sont proposées tant par le GIEC que par J-M. Jancovici. Il s'agit principalement de la réduction conséquente des émissions mondiales de CO<sub>2</sub>, de la mise en place de régulations internationales contraignantes dans un cadre de coopération, la substitution des énergies fossiles par des énergies non polluantes, l'aménagement des villes pour les transports en commun, les vélos et la marche, l'amélioration de l'efficacité énergétique des bâtiments, appareils électriques, transports, industrie, agriculture, le reboisement, la meilleure gestion des déchets...<sup>73</sup>.

Cependant, Jancovici va plus loin que le GIEC en concluant que toutes ces mesures seront inefficaces si elles ne sont pas accompagnées d'une réorientation en profondeur de notre mode de vie industriel. En effet, étant donné qu'aucune autre source d'énergie n'est capable de remplacer le pétrole quant à sa densité énergétique et son faible prix, il est indispensable de repenser la structure même de notre société qui s'est construite sur cette double caractéristique du pétrole. La systématisation des transports, l'abondance de biens manufacturés, l'habitat individuel, l'alimentation identique en toutes saisons...ne sont possibles que grâce au pétrole bon marché. "L'essentiel du problème va se résoudre par la mise au régime"<sup>74</sup> Or, nous dit Jancovici, les avantages qui résulteraient de ce régime énergétique ne se limitent pas à un meilleur avenir climatique mais permettrait aussi un monde avec "moins de risques de conflits, davantage d'emplois, moins de bruit, de pollution locale, de congestion et de stress, plus de temps de vivre, davantage de télécommunications et d'exercice physique, et une modification de l'emploi du temps quotidien"<sup>75</sup>.

Ainsi donc, le changement climatique tel que présenté par le GIEC est un fait indiscutable parce que scientifiquement prouvé, et de nombreux changements sont à faire dès à présent si l'on veut éviter le scénario catastrophe. La communauté internationale, les dirigeants politiques et économiques ainsi que les médias ont tant bien que mal intégré cette question dans leurs agendas respectifs si l'on en croit la profusion des engagements pour une conduite "soutenable" et un développement "durable". Cependant, les conclusions de Jancovici sur le changement climatique apportent une vision plus globale et profonde des défis qu'il pose : il ne s'agit pas uniquement de rouler au biocarburant, mais de revoir entièrement certains aspects de notre mode de vie, car leur impact sur le climat est tel qu'il ne peut pas simplement diminuer : soit il demeure, soit il disparaît.

---

<sup>73</sup> Jancovici, 2002, pp. 183-248 ; Pauchauri & Reisinger, 2007, p. 17.

<sup>74</sup> Jancovici, 2008.

<sup>75</sup> Jancovici, 2002, pp. 256-261.

### **3. Lier pic pétrolier et changement climatique**

Hopkins se situe dans le prolongement de cette réflexion sur la société industrielle actuelle et sa nécessaire reconversion, mais en y rajoutant un élément essentiel : l'interrelation entre le changement climatique et le pic pétrolier. Dans *The Transition Handbook*, il écrit "qu'un des phénomènes les plus absurdes des dernières années est qu'on trouve des défenseurs du changement climatique qui négligent le pic pétrolier, et des défenseurs du pic pétrolier qui minimisent l'importance du changement climatique."<sup>76</sup>.

Selon lui, les deux éléments sont irrévocables et constituent le socle des siècles à venir, qu'ils vont profondément modeler. La fin du pétrole bon marché pose beaucoup plus radicalement la question des ressources disponibles pour sortir des énergies polluantes, et le changement climatique impose des contraintes sévères dans le choix d'alternatives au pétrole. Ainsi, alors que Jancovici défend par exemple le nucléaire comme nouvelle source d'énergie pour garantir un certain niveau de production, Hopkins y oppose le fait qu'il n'y aura plus assez de pétrole pour fabriquer et faire fonctionner l'ensemble des machines nécessaires à cette production. Et lorsque que les défenseurs du pic pétrolier proposent de se reconvertir au charbon, à l'instar du Rapport Hirsch<sup>77</sup>, les environmentalistes rappellent la très forte pollution qui en émane. D'une manière plus générale, Hopkins montre que penser le changement climatique sans le pic pétrolier et vice versa conduit à de fausses solutions "agir ainsi n'aide en rien au développement de réponses réalistes et efficaces."<sup>78</sup>

"Le changement climatique nous dit que nous *devrions* changer, tandis que le pic pétrolier nous dit que nous *devrons* changer"<sup>79</sup>.

### **4. La permaculture**

La permaculture est une discipline très large et qui revêt plusieurs aspects. Avant toute autre chose, il s'agit d'une pratique particulière de l'agriculture, qui s'inscrit en rupture avec l'agriculture industrielle car elle critique sa dépendance vis à vis du pétrole et la destruction de l'environnement dont elle est responsable : elle ne la considère donc pas comme durable. Cette réflexion est née en réponse au choc pétrolier de 1973 et aux préoccupations de Bill Mollison et David Holmgren, tous deux écologistes australiens, face aux problèmes environnementaux naissants. Le projet était de parvenir à construire un modèle d'agriculture qui soit durable, c'est à dire qui réponde lui-même à ses besoins et qui ne soit pas une menace pour l'extérieur. Leur premier ouvrage, *Permaculture 1*, aura d'ailleurs pour sous-titre *Une agriculture pérenne pour l'autosuffisance et les exploitations de toutes tailles*. Ils s'inspirent de leurs propres expériences mais aussi des travaux d'un agriculteur japonais, Masanobu Fukuoka, qui depuis les années quarante, expérimentait des techniques agricoles originales dans sa ferme. Ses résultats, conseils et réflexions sont réunis dans son livre *La Révolution d'un seul brin de paille*, publié en 1975, où il présente son idée d'agriculture sauvage. Selon lui "la raison pour laquelle les techniques

---

<sup>76</sup> Hopkins 2008, p 36. Traduction de l'auteur.

<sup>77</sup> Hirsch 2005, p 43.

<sup>78</sup> Hopkins 2008, p 37. Traduction de l'auteur.

<sup>79</sup> Hopkins 2008, p 37. Traduction de l'auteur.

perfectionnées semblent nécessaires est que l'équilibre naturel a été tellement bouleversé par ces mêmes techniques que la terre en est devenue dépendante"<sup>80</sup>. Dans la pratique, l'agriculture sauvage "contredit absolument les techniques de l'agriculture moderne. Elle jette par la fenêtre la connaissance scientifique et le savoir-faire paysan traditionnel. Avec ce genre d'agriculture qui n'emploie ni machine, ni préparation, ni fertilisant chimique, il est possible d'atteindre une récolte égale ou supérieure à celle de la ferme japonaise moyenne. La preuve est juste en train de mûrir sous vos yeux"<sup>81</sup>. S'inspirant de ces idées, Mollison et Holmgren dessinent une agriculture qui avant toute autre chose prend pour modèle la nature, partant du principe que cette dernière est parfaite, et que l'homme doit créer un système semblable qui satisfasse à ses besoins physiques et spirituels, et dans lequel il puisse s'intégrer harmonieusement. Ne pas perturber cet équilibre de la nature, mais au contraire le renforcer et le faire fructifier. Pour cela ils dégagent trois règles fondamentales : soin de la Terre, soin de l'Homme, et partage équitable du surplus.

Dans la pratique, la construction et le fonctionnement du système (de la ferme) sera le suivant :

- observation de la nature et coopération avec elle,
- intégration dans une structure globale (écosystème, économie régionale...),
- détermination de la place des éléments du système qui permette à chacun d'être le plus productif possible (cultures, animaux, habitation, mares, bordures, arbres...),
- valorisation des frontières entre les différentes zones du site, perçues comme des interfaces majeures où ont lieu un échange et une production très fertiles,
- utilisation d'énergies renouvelables et circulant à l'intérieur du site, garantissant son autonomie : soleil, vent, eau, force humaine et animale,
- petite échelle spatiale pour permettre l'auto-suffisance du système et diminuer le travail de l'Homme,
- accepter l'auto-régulation du système et ses rétroactions en minimisant l'intervention humaine : absence de labour, de produits chimiques et de fertilisants,
- intervenir de manière créative et productive : obtenir un rendement pour chaque action et ne pas produire de déchets,
- valorisation de la diversité : pas de monoculture. Et plus largement, sur l'entièreté du site (cultures, ferme, pâturages, forêt) chaque élément a plusieurs fonctions et chaque fonction est réalisée par plusieurs éléments, tous étant interconnectés. Ce point est essentiel car il réapparaîtra très clairement dans le projet des Villes en Transition d'Hopkins.

Il s'agit donc ici la déclinaison technique de la permaculture, qui est aujourd'hui de plus en plus pratiquée, est enseignée de manière formelle au sein de certaines universités (Université Populaire de Permaculture en France, Schumacher College of Totnes en Angleterre...) et fait l'objet de recherches au Permaculture Research Institute of Australia.

Cependant, en aucun cas cette première approche technique ne saurait représenter la permaculture dans sa totalité. En effet, plus qu'une pratique originale de l'agriculture, la permaculture est une éthique, une approche nouvelle et originale de la relation entre l'Homme et la Nature, entre les sociétés et leur environnement. Bill Mollison la décrit comme "le parachèvement d'un support de vie complet pour l'homme au delà des solutions développées par

---

<sup>80</sup> Fukuoka, 2009, p. 45.

<sup>81</sup> Fukuoka, 2009, p. 33.

les sociétés pré-industrielles”<sup>82</sup>. Elle revoit les rapports que l’homme entretient avec son lieu de vie, dans le but d’intégrer harmonieusement les activités humaines dans l’écosystème naturel. Une des philosophie fondatrice de la permaculture, développée par Fukuoka, est que la nature se suffit à elle-même et que l’Homme doit s’y ré-insérer harmonieusement. Il écrivait ainsi “un seul pas qui s’écarte de la source ne peut être qu’un pas qui s’égare”<sup>83</sup>, car il faut “se dépouiller de la pensée que les humains ont une existence à part des cieux et de la terre”<sup>84</sup>. De plus, la nature n’est pas compréhensible, et c’est un fait heureux : “je pense que la compréhension de la nature dépasse la portée de l’intelligence humaine. [...] Quand on pense qu’on commence à comprendre la nature, on peut être sûr qu’on est sur la mauvaise piste. Pourquoi est-il impossible de connaître la nature ? Ce que l’on conçoit comme idée de nature n’est que l’idée de nature émanant de l’intelligence de chacun”<sup>85</sup>, “l’astronome, le botaniste et l’artiste n’ont fait que recueillir des impressions et les interpréter, chacun dans la prison de son propre esprit”<sup>86</sup>. Et de continuer “nous ne pouvons jamais connaître les réponses aux grandes questions spirituelles, mais *c’est bien de ne pas comprendre*. Nous sommes nés et nous vivons sur terre pour faire face à la réalité de vivre. Vivre n’est rien d’autre que la conséquence d’être né”<sup>87</sup>. Ainsi donc, “le but ultime de l’agriculture n’est pas de faire pousser des récoltes, mais la culture et l’accomplissement des êtres humains”<sup>88</sup>.

Cette conception de l’Homme comme partie intégrante de la nature, strictement égal à ses autres composantes (plantes et animaux) va à l’encontre de la pensée occidentale qui déjà avec Épictète s’exclamait “Tu es divin, ô Homme, voilà d’immenses projets!” La permaculture, en héritière de la pensée de Fukuoka, porte donc en elle les germes d’un nouveau projet de société, à inventer. On retrouvera d’ailleurs très clairement cette notion d’invention dans le travail d’Hopkins pour les Villes en Transition, au travers de la vision positive de l’avenir, de la psychologie du changement, du choix de l’échelle locale...L’objectif final de cette société nouvelle est la résilience, c’est à dire sa durabilité assurée par sa capacité de réponse et d’adaptation aux chocs extérieurs sans s’effondrer. Le concept signifie plus précisément “la capacité d’un système à absorber un changement perturbant et à se réorganiser en intégrant ce changement, tout en conservant essentiellement la même fonction, la même structure, la même identité et les mêmes capacités de réaction”<sup>89</sup>. C’est la résilience seule qui permettra l’intégration harmonieuse de l’homme, et donc la durabilité du système ainsi créé.

Le projet de Villes en Transition s’inscrit donc directement dans la suite de la permaculture, en cherchant à créer des sociétés humaines résilientes. Le travail d’Hopkins consiste dès lors en une proposition de méthode pour y parvenir, par la vulgarisation du projet auprès des populations.

---

<sup>82</sup> Magnacca, 2004.

<sup>83</sup> Fukuoka, 2009, p. 52.

<sup>84</sup> Fukuoka, 2009, p. 176.

<sup>85</sup> Kukuoka, 2009, p. 53.

<sup>86</sup> Kukuoka, 2009, p. 176.

<sup>87</sup> Fukuoka, 2009, p. 138.

<sup>88</sup> Fukuoka, 2009, p. 144.

<sup>89</sup> Hopkins, 2009.